

PER  
M-286  
Ex. 2 15

REVUE MENSUELLE, LITTERAIRE ET MUSICALE

# MUSICANADA

EMILIANO RENAUD, Directeur

## À lire

*Un Barbe-Bleu  
Chinois*

A.-B.

❖

*L'Art Pianistique*

R. Octave Pelletier

❖

*Un Brigand au  
Temps de Louis XVI*

MM. Bruel et Foucault

❖

*Etc., Etc., Etc.*

## Musique

*Souhais*

(Chant)

Frédéric Pelletier

❖

*Danse Caprice*

(Violon)

Emile Tarranto

❖

*Ave Maria*

(Chant)

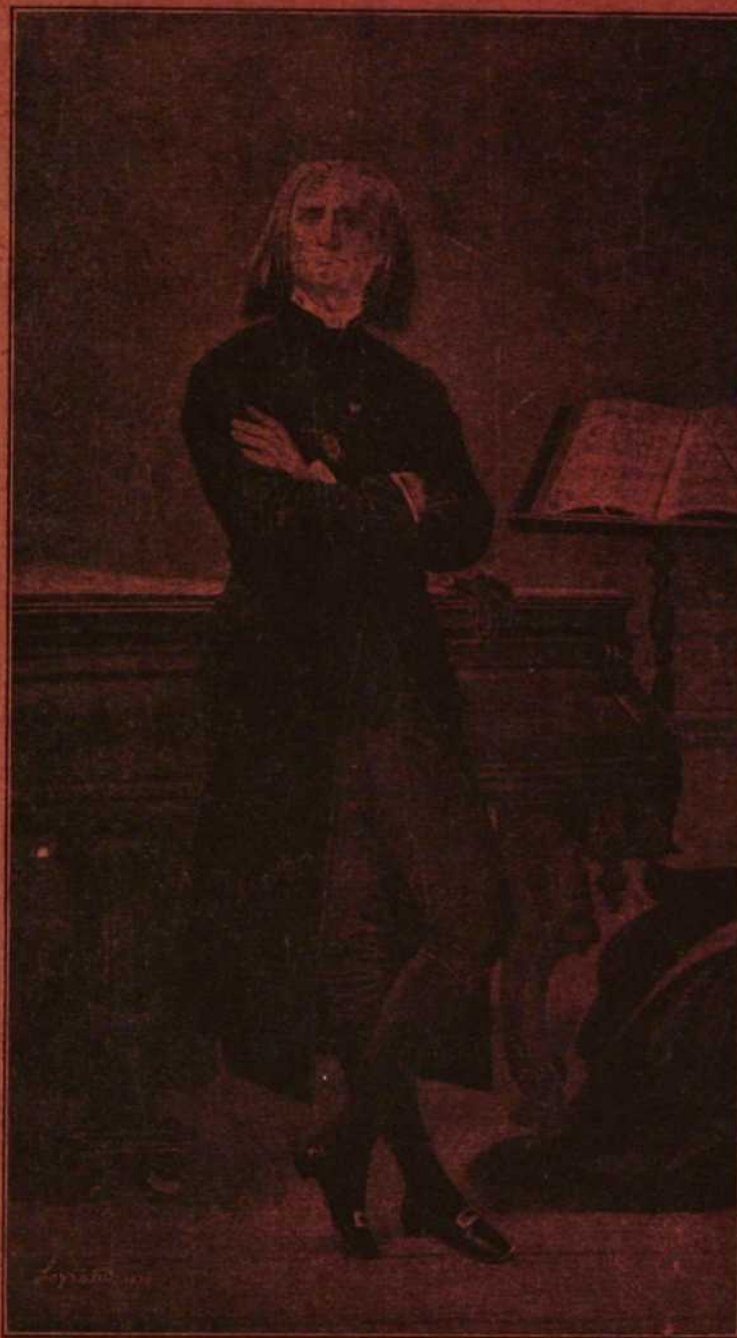
Arthur Letondal

❖

*Pour Danser*

(Piano)

Alfred Généreux



LISZT

COPIE

25 c

Ce numéro contient pour au moins \$3.00 de musique inédite et publiée exclusivement par nous.

COPIE

25 c

*POUR*  
**HOMMES** ET **FEMMES**  
*FAIBLES ET DÉPRIMÉS*

# **NUTRITOL**

*Le Grand Rénovateur du Sang et des Nerfs*

Un excellent vin d'huile de foie de morue  
avec malt et cerisier sauvage, combinés avec  
les hypophosphites de chaux, soude, potassium,  
fer, quinine, et strychnine :: :: :: :: ::

Ce TONIQUE est préparé agréablement avec le meilleur vin  
de Terragone et peut être pris par l'estomac le plus délicat.

**DEMANDEZ-LE A VOTRE PHARMACIEN**

*préparé par*

**LA COMPAGNIE PHARMACEUTIQUE ADANAC LIMITEE**

11, RUE MARIE-LOUISE - - MONTREAL

TÉLÉPHONE EST 4555

# MUSICANADA

## Nos Collaborateurs

- L'Hon. ATHANASE DAVID, secrétaire de la province de Québec, MONTRÉAL
- L'Hon. RAOUL DANDURAND, sénateur-ministre, président de France-Amérique, MONTRÉAL
- L'Hon. Juge EDOUARD FABRE-SURVEYER, vice-président de l'Alliance française, MONTRÉAL
- L'hon. Juge LOUIS LORANGER, conférencier.
- M. EDOUARD MONTPETIT, secrétaire général de l'université de Montréal, professeur d'économie politique aux Hautes Études, conférencier, littérateur, auteur, MONTRÉAL
- M. FERNAND RINFRET, député de Saint-Jacques au parlement du Canada, journaliste et critique d'art, MONTRÉAL
- M. IRÉNÉE VAUTRIN, architecte, conférencier, auteur, MONTRÉAL
- M. JULES EDOUARD PRÉVOST, député de Terrebonne au parlement du Canada, journaliste, ST-JÉRÔME
- M. LÉON TRÉPANIÉ, échevin de Montréal, journaliste, MONTRÉAL
- L'Hon. Juge GONZALVE DESAULNIERS, chevalier de la légion d'honneur, président de l'Alliance française, conférencier, poète, MONTRÉAL
- M. l'Abbé J.-A.-M. BROUSSEAU, littérateur, curé à ST-JÉRÔME
- M. R. OCT. PELLETIER, doyen des musiciens canadiens, organiste à la Basilique, compositeur, musicologue, MONTRÉAL
- M. l'Abbé ELIE AUCLAIR, journaliste, directeur de la "Revue Canadienne", MONTRÉAL
- Dr EUGÈNE LATREILLE, de l'université de Paris, professeur à l'université de Montréal, médecin de l'Hôtel-Dieu, MONTRÉAL
- M. JEAN CHARBONNEAU, littérateur, poète lauréat de l'Académie française, MONTRÉAL
- M. ACHILLE FORTIER, compositeur, auteur et musicographe, OTTAWA
- M. ARTHUR LETONDAL, compositeur, organiste au Gesù, musicographe, MONTRÉAL
- M. RENÉ CHOPIN, poète et littérateur, MONTRÉAL
- M. B. F. POIRIER, compositeur et organiste à Notre-Dame, MONTRÉAL
- M. ALFRED LALIBERTÉ, R.C.A., sculpteur, MONTRÉAL
- M. CLAUDE ADONAI CHAMPAGNE, compositeur, PARIS
- M. SUZOR COTÉ, R.C.A. artiste-peintre, MONTRÉAL
- M. AEGIDIUS FAUTEUX, littérateur, bibliothécaire de Saint-Sulpice, MONTRÉAL
- M. ERNEST LANGLOIS, compositeur et organiste au Saint-Enfant Jésus, MONTRÉAL
- M. HENRI HÉBERT, R.C.A. sculpteur, MONTRÉAL
- M. RAOUL PAQUET, compositeur et organiste à St-Jean-Baptiste, MONTRÉAL
- M. J.-J. GAGNIER, chef d'orchestre, directeur des Grenadiers, compositeur, MONTRÉAL
- M. P.-B. de CRÈVECOEUR, secrétaire de l'Alliance française, bibliothécaire de l'Institut Fraser, MONTRÉAL
- M. AMÉDÉE TREMBLAY, compositeur et organiste, SALT LAKE CITY
- M. LÉON LORRAIN, auteur et journaliste, MONTRÉAL
- M. LÉO ROY, compositeur et musicographe, QUÉBEC
- M. HECTOR GARNEAU, Historien, littérateur, directeur de la bibliothèque municipale de Montréal, MONTRÉAL
- Mlle VICTORIA CARTIER, organiste, musicographe, directrice de l'École de piano Paris-Montréal, MONTRÉAL
- M. ARTHUR LAURENDEAU, maître de chapelle à la Basilique et musicographe, MONTRÉAL
- M. J.-P.-L. BÉRUBÉ, secrétaire du Conseil des Arts, MONTRÉAL
- Mme BERTHE ROY, pianiste et musicographe, QUÉBEC
- M. JOSEPH SAINT-CHARLES, R.C.A. artiste-peintre, MONTRÉAL
- MADELEINE (Mme W.-A. HUGUENIN), auteur, directrice de "La Revue Moderne", MONTRÉAL
- M. LOUVIGNY de MONTIGNY, auteur, littérateur, représentant de la Société des gens de lettres de Paris, OTTAWA
- M. F.-X. Le NOBLET Du PLESSIS, auteur et correspondant, PARIS
- M. LÉON SAMPAIX, Pianiste, Directeur du ITHACA (N.Y.) Conservatory.
- M. L.-J. DOUCET, littérateur, poète-chansonnier, QUÉBEC
- M. CHS. MARCHAND, chanteur folkloriste, conférencier, MONTRÉAL
- M. OSCAR O'BRIEN, pianiste, compositeur, MONTRÉAL
- M. W.-A. BAKER, littérateur-poète, MONTRÉAL
- COLOMBINE (Mme CIRCÉ COTÉ), auteur, femme de lettres, bibliothécaire, MONTRÉAL
- M. GUSTAVE LABELLE, violoncelliste, compositeur, MONTRÉAL
- M. JOSEPH F. de BELLEVAL, journaliste, correspondant, QUÉBEC
- M. JOSEPH FORTIER, auteur, professeur à l'université de Shanghai, correspondant, SHANGHAI, Chine
- Docteur JULES JEHIN de PRUME, officier d'instruction publique, Paris, auteur et correspondant, NEW-YORK
- M. MAURICE MORRISSETTE, poète-chansonnier, OTTAWA
- M. ERNEST TREMBLAY, journaliste et chansonnier, MONTRÉAL
- Mme J. MAUBOURG ROBERVAL, de l'union des maîtres du chant français, MONTRÉAL
- M. SALVATOR ISSAUREL, professeur de chant et musicographe, MONTRÉAL
- M. S.-MORGAN POWELL, courtiériste de théâtre au "Star", MONTRÉAL
- M. JOSEPH SAUCIER, artiste lyrique, MONTRÉAL
- Dr FRED. PELLETIER, compositeur, musicographe, MONTRÉAL
- M. PHILIP A.-H. KING, critique musical au "Star", MONTRÉAL
- M. PAUL MORIN, auteur, poète, MONTRÉAL
- Dr J.-C. BERNARD, conférencier, MONTRÉAL
- Dr C. N. VALIN, conférencier, MONTRÉAL
- M. P.-M. BERNARD, chroniqueur et chansonnier, MONTRÉAL
- M. ALBERT LABERGE, critique d'art et salonnière, MONTRÉAL
- M. NARCISSE ARCAND, journaliste, chroniqueur, MONTRÉAL
- M. J.-A. MORENCY, chanteur, chroniqueur, (tableaux, oeuvres d'art) MONTRÉAL
- Dr JEAN SAUCIER, correspondant, WORCESTER, Mass.
- M. HENRI HAINS, avocat et publiciste, MONTRÉAL
- M. YVES le ROUZÈS, éducateur et pionnier du chant à l'école, MONTRÉAL

## MADAME DE STAEL

ELLE respira la politique en naissant. Enfant, on la disait prodigieuse. Elle voulut être et elle devint une femme extraordinaire. Tels de ses amis célèbres, Talleyrand en particulier, eussent souhaité, par égoïsme d'hommes et d'amants, qu'elle fût seulement adorable.

Pendant la belle époque où elle avait vu se lever les radieux espoirs de 1789, elle exerça par ses salons une grande influence. Le 18 brumaire mit fin à son crédit. L'animosité persécutrice de Napoléon la poursuivait de ville en ville, en Suisse, à Vienne, à Moscou, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, en Angleterre, magnifiait sa gloire, mais incommodait ses jours. Elle était lasse d'errer hors de ce point du monde parisien auquel son cœur restait attaché par des fibres toujours vives. En présence de la nature la plus majestueuse ou la plus expressive, quand elle pouvait s'enchanter elle-même à dépeindre la splendeur des paysages, le pittoresque et l'étendue de la perspective, la hauteur des horizons, ailleurs vaguaient ses yeux et sa pensée: elle se demandait anxieuse quand donc elle pourrait encore aller causer à Paris. La déchéance de l'empereur la rendit à cette société qui la possédait d'une passion tyrannique. La monarchie légitime accueillit son retour généreusement. "Je me plais à croire, disait Louis XVIII, que sa conversion fut sincère; elle fut, il est vrai, payée d'un million. *Je traitai Corinne en fille de financier.*" Ressaisie de ses fièvres d'action et d'organisation, elle eût désiré du roi mieux que de l'argent: de l'ascendant et du pouvoir. Elle y insista trop, selon ce qu'ajoute Louis XVIII en ses *Mémoires*: "J'ai eu beaucoup de peine à me défendre de Mme de Staël, qui voulait tout reconstituer en France selon sa fantaisie. Elle me répéta jusqu'à satiété son refrain éternel: *Prenez Benjamin Constant, Talleyrand et moi, moi d'abord, Benjamin ensuite et Talleyrand après.*" Par contre, elle maltraitait fort, auprès de lui, le parti de Bonaparte: le comte Regnault, le duc de Bassano, Savary de Rovigo surtout, Savary, l'objet perpétuel de son indignation: "Sire, s'écriait-elle, *il a abandonné Bonaparte, et, maintenant, il n'est plus que le marchepied du despotisme!*"

Cette femme supérieure avait aussi ses adversaires, et qui ne se croyaient pas tenus à plus de ménagements envers elle. Témoin l'histoire de sa rencontre, chez le duc d'Escars, avec le Russe Rostopchine. Ils ne s'aimaient pas l'un l'autre; celui-ci voyait en la fille de Necker une pédante à fuir; et celle-là voyait dans l'incendiaire de Moscou un sauvage à détester. La conversation avait pris feu, Mme de Staël s'était emportée contre lui, contre sa race et sa patrie. Benjamin Constant avait bien eu raison de dire que la Russie n'était pas même une nation! Et, le prenant personnellement à partie, elle lui rappela, sur le ton du sarcasme, qu'elle l'avait représenté dans un de ses livres comme *étant né avant l'ère de la civilisation*. Du tac au tac, Rostopchine lui répliqua que si elle avait écrit cela, lui-même avait dit quelque part, en causant d'elle, qu'elle n'était *qu'une pie conspiratrice* et que, partant, ils étaient quittes.

À la vérité, la gloire de Mme de Staël, depuis un certain temps, subissait une sorte d'éclipse. On était passé vis-à-vis d'elle de l'enthousiasme au dénigrement. Ses qualités éminentes étaient reléguées dans l'ombre; on ne voulait plus voir que ses défauts. Elle effarouchait les femmes par l'éclat de ses sentiments, tout étant, chez elle, force, élan, passion; elle incommodait les hommes par la supériorité évidente de son génie. La postérité devait lui rendre bien largement la part d'admiration et de célébrité que lui retiraient peu à peu ses contemporains, par lassitude ou par envie.

Frédéric LOLIÉE.

Tonique, reconstituant, apéritif non-toxique à base de vin généreux.

### LE VIN VITAL

Elixir au glycérophosphate de soude et au quinquina.

La Cie Chimique Le Mérite,

AUGUSTIN COMTE & CIE, LIMITÉE, MONTRÉAL.

### J. D. ARCHAMBAULT

PIANISTE

Studio chez BOUVIER Ltée,

452, Ste-Catherine, Est

Enseignement du piano; interprétation et harmonie.—

### TALENT ET ARRIVISME.

### TALENT ET CHARLATANISME.

### APPRÉCIATION ET SNOBISME.

C'EST par des œuvres bonnes de saine musique que nous défricherons le champ de l'Art, où viennent s'enterrer sans retour toutes les entreprises malsaines et inexpressives," nous écrivait justement le maître-compositeur M. Vincent d'Indy.

"Bah! pourquoi se faire mourir à travailler, quand il est si facile d'arriver? car nous n'avons qu'à dire à nos *canayens* que nous sommes allés en Europe pour qu'ils nous gobent sans réserves; alors, amusons-nous ferme," disait un de nos petits musicastes, — car M. d'Indy, après tout, n'est qu'un... *maître!*

"Travaille-t-on réellement, chez vous? Y aime-t-on véritablement l'auguste travail plus que la passagère gloriole?" nous demande-t-on de toutes parts. Si l'on en juge par la majorité des faits passés, — appuyé sur d'indiscutables documents venant de maîtres compétents, — il serait quelque peu délicat et difficile de répondre à ces dernières questions, avouera-t-on; cependant, il nous est consolant de constater qu'il existe d'heureuses quoique rares exceptions à la regrettable règle générale: nous pouvons compter sur quelques sincères et valeureux travailleurs, et lorsqu'on aura enfin découvert la cure de la diplomatie grassement lucrative mais pratiquement inutile sinon nuisible, lorsqu'on aura connu les dessous "diplomatiques" des innombrables titres ronflants et vides, nous pourrons heureusement fonder de beaux et réalisables espoirs sur notre avenir artistique.

Comme un peu partout, il existe, dans notre pays jeune au point de vue intellectuel, quantité de charlatans parvenus et trop peu de talents réels et désintéressés.

Réalisons donc ce que nous adressait, quelques mois avant sa mort, le regretté maître M. Saint-Saëns, lorsqu'il se rendit compte de "cette maladie universelle" "des critiques (?!) ne disant du bien que de ce qui est charivarique," nous souvenant que tout cela finira par passer, fatalement, tandis que le talent, le travail et la droiture *demeurent*, finalement.

Serait-il tout à fait équitable de prétendre qu'il y a trop de snobisme, chez nous, pour que l'appréciation y soit généralement valable? Le règne des amateurs (trop pressés de se montrer en public) achève peut-être, et l'on finira peut-être par tirer de l'ombre les *gens du métier*, — pour le grand bien de l'Art, des artistes et, aussi, du public, — que l'on a par trop exploité.

On dit que notre gouvernement provincial, représenté par l'hon. M. Athanase David, donne des bourses d'études européennes. Nous serait-il permis d'espérer que, dans le choix des boursiers privilégiés, l'on voudra bien exiger des candidats, de solides garanties artistiques, morales et intellectuelles? en plus des réels travaux *accomplis*, recommandés par de véritables et de vénérables maîtres, et non sur des prétentions plus ou moins acceptables, ou sur de complaisantes influences quelconques. Si nous voulons *faire et montrer* quelque chose, évitons de tomber dans les "habiles" pièges que tendent les disciples du "culte de l'incompétence" comme dirait Emile Faguet. Et, comme le compositeur M. Félix Fourdrain, qui a bien voulu nous l'écrire, répétons ceci: "Enfin, j'ose croire les Canadiens assez clairvoyants pour délaïsser bien vite les poseurs et les marchands du cubisme musical à bon marché".

Léo ROY.

Tous ceux de nos lecteurs qui désireraient s'abonner à "MusicaCanada" et qui n'auraient pas reçu la visite de nos agents autorisés, peuvent le faire bien facilement en nous adressant le prix de l'abonnement, soit au moyen d'un chèque accepté ou d'un mandat poste. Ils seront immédiatement inscrits sur nos listes, déjà encourageantes.

Ceux qui recevront la visite de nos agents, doivent exiger que chaque reçu d'abonnement porte la contresignature suivante de notre directeur:

# MusicaCanada

Revue mensuelle, littéraire et musicale

Publiée à Montréal par "MUSICANADA, Incorporée"

EMILIANO RENAUD, Président

ABONNEMENTS	CANADA	-	-	\$3.00	par an
	ÉTATS-UNIS	-	-	3.50	"
	ÉTRANGER	-	-	4.00	"

Strictement payable d'avance.

Adresser toutes correspondances à Casier Postal 2304, Montréal, Can.

RÉDACTION et ADMINISTRATION:—263, rue St-Jacques, Suite 609

Édifice Banque de la Nouvelle-Ecosse

Téléphone Main 8714

## L'opérette

MUSICANADA est heureux de reconnaître le succès de la troupe française d'opérette que nous a amenée M. J.-A. Gauvin, mais combien plus il le sera, lorsqu'il pourra s'adresser à la société canadienne d'opérette que M. Albert Roberval et son bureau d'administration sont à organiser avec une prudence qui est d'un bon augure pour l'avenir.

En attendant, nous avouons, sans trop nous faire prier, que nous sommes fort satisfaits d'avoir eu chez nous la troupe du théâtre Saint-Denis pour les deux trop courtes semaines de son engagement.

Comme nous ne pouvons, avec décence, demander que pendant ce temps on nous serve tout le répertoire de l'opérette, il fallait nous contenter des sept ou huit œuvres annoncées. Elles représentent assez bien la somme des inventions musicales légères.

Le répertoire était: Offenbach, une œuvre; Audran, trois œuvres; Lecoq, deux œuvres; Planquette, une œuvre; Messenger, une œuvre. On pourrait peut-être regretter qu'Audran ait la part si large et Offenbach si petite; ; on pourrait aussi souhaiter que, pour ne parler que des morts, Varney et Hervé ne brillent pas par leur absence. Mais il faut savoir se contenter de ce qu'on a, quand on ne peut obtenir ce qu'on désire. Vivent donc Lecoq et Audran et Planquette et Offenbach et Messenger pour ce qu'ils nous donnent.

La troupe est bien formée: bons chanteurs et comiques drôles, excellents chœurs et orchestre solide, chefs d'orchestre experts et régisseurs actifs.

Tenons bonne note qu'à l'exception des chefs d'attaque, les chœurs sont composés de chanteurs canadiens, aux voix claires, résonnantes et musicales qui attaquent franchement et soutiennent juste. C'est d'un bon augure pour la société canadienne d'opérette. N'oublions pas non plus que Roberval, qui est maintenant des nôtres, puisque naturalisé, est un aussi bon chef d'orchestre que quiconque, ce que que nous savons depuis longtemps, et qu'il peut, si la fantaisie lui prend de passer le bâton, monter sur le plateau et régler n'importe quelle mise en scène, fût-ce celle d'un opéra de Saint-Saëns ou d'un opéra-comique de Philidor. Que dis-je! ne l'avons-nous point vu faire les deux choses presque à la fois!

Revenons à la troupe. Premier chef d'orchestre: M. Maurice Jacquet. Jeune, enthousiaste et soigneux, précis et délicat, il tient bien son monde, l'anime et le mène avec de l'autorité. Il commande à un orchestre multilingue, puisque recruté à Montréal et comme il ne doit pas parler l'anglais, — il y a bien peu de ses compatriotes qui le font, — il faut bien que sa direction soit exactement ce qu'elle doit être et facile à comprendre, par-dessus le marché, pour obtenir le beau résultat qu'il nous présente.

Les artistes: Mlle Lucie Bachelet, qui mérite tous les éloges qu'on a faits d'elle avant son arrivée et que ses portraits publiés dans les journaux n'avaient certes pas flattés, Mlle Léo Demoulin, statuésque, M. Delaquerrière, ténor exquis, M. Rolland, comique exubérant, M. Letertre, baryton chaleureux, et leurs camarades de là-bas et d'ici agissent avec une joie vocale et plastique qui se communique à l'auditoire d'intense façon.

Cela forme un ensemble d'une valeur musicale et scénique qui rénove des œuvres si souvent entendues, comme la MASCOTTE, et qui fait qu'elles semblent toujours jeunes.

Les troupes qui voyagent pêchent d'habitude par un côté ou l'autre. Le plus souvent leur défaut est qu'à côté d'une ou deux étoiles il n'y a que de la friperie, ou bien c'est le chœur, qui, formé de quelconques individus, ne sait ni chanter, ni se tenir, ni marcher. Il n'y a rien de tel ici, parce qu'on s'est d'abord occupé d'homogénéiser l'ensemble. C'est un très bon point pour l'organisateur.

L'opérette, comme ses sœurs aînées dans le théâtre lyrique possède une valeur artistique et éducatrice indéniable, pourvu, que le dialogue ne soit ni changé, ni augmenté ni chargé à la fantaisie des acteurs. Souvent en effet le comique ou le trial de la troupe ne se gêne pas pour introduire dans leurs rôles des mots qui n'ont rien de spirituel, mais qui sont au contraire d'une crudité étudiée. Il y a il est vrai, de la mauvaise opérette, mais il y a aussi du mauvais opéra, comme il y a de la mauvaise musique. Cela ne milite en rien contre ce genre qui trouve ses fervents dans tous les rangs de la société et dont des gens réputés pour leur bon goût se montrent d'ardents adeptes.

Les auteurs d'opérette ont en général le soin d'avoir suffisamment d'esprit; sans cela ils arriveraient jamais à se faire représenter. Les insanités même de certains dialogues sont soigneusement étudiées et calculées pour faire rire sans qu'une arrière-pensée ne s'y mêle. Je sais bien qu'on peut, à la faveur du dialogue faire de l'opérette un ragoût fort épicé, mais on peut aussi le faire dans la comédie, et c'est aux auditeurs à manifester leur mécontentement.

Mais voilà que nous entrons dans la défense d'un genre qui se défend bien tout seul, allez! Il faut quelque fois en agir ainsi vis-à-vis de certaines personnes qui font profession de mépriser tout ce qui n'est pas sévère ou ennuyeux.

A propos de la BELLE HÉLÈNE d'Offenbach, un critique parisien écrivait qu'après avoir entendu cette sacrilège parodie de l'Illiade il avait éprouvé la joie de relire son VIEIL HOMÈRE. Pareille sottise pédante se retrouverait volontiers sur les lèvres de certaines gens.

FRÉD. PELLETIER.

\* \* \*

## Un peu d'histoire de la musique.

LA MÉLODIE, image de l'individualité, et l'harmonie, image de la société, sœurs divines qui, avec la poésie, forment la véritable triade des grâces idéales, ont dû apparaître dans le monde dès que deux cœurs ont aimé, souffert, espéré!... L'enfant se console au chant de sa nourrice; l'adolescent donne le change aux vagues désirs qui l'obsèdent, en chantant la mélodie préférée par celle qu'il aime sans le savoir; le guerrier vole au combat aux sons d'une musique belliqueuse; l'esclave brise ses fers avec un chant de liberté, et lorsque l'homme rend à la terre sa dépouille mortelle, c'est encore la musique qui, par ses accents douloureux aide aux larmes d'enfants, de parents, d'amis penchés sur le bord d'un tombeau. La musique par la diversité de ses genres, par l'application si variée que l'on en peut faire, embrasse le monde entier. Elle est la langue universelle; c'est l'idiome du cœur et l'accent des âmes non corrompues par l'orgueil.

Cet art qui, pour la plupart des modernes, n'est qu'un agréable délassement, était, dans l'antiquité, l'objet d'études profondes de la part des philosophes, ainsi que des hommes les plus opulents. Le philosophe Hermès définissait la musique la connaissance de l'ordre de toutes choses. L'école de Pythagore et celle de Platon enseignaient également que tout dans l'univers était musique.

Ce fut Lasus qui, dans l'antiquité écrivit le premier sur l'art musical, et il attribue à la musique un pouvoir dont notre art moderne ne peut faire soupçonner la puissance, mais le seul Traité complet de musique antique est celui d'Aristide Quintilien.

Les anciens connaissaient nos trois genres: diatonique, chromatique, hypochromatique. Ils divisaient leur gamme en deux Tétracordes, mais comme ils n'avaient pas une tonalité précise, unitaire, et que les deux modes, le majeur et le mineur, n'étaient pas scindés par eux dans les proportions mathématiques et tout à la fois spiritualistes des modernes, ils comptaient autant de modes que de notes. C'est ce qui explique le vague et le décousu des tons de l'ancien Plainchant qui fut le plus constant reflet de l'art antique. Tout se rapportait à la mélodie chez les anciens, car ce que nous appelons l'harmonie ou le produit de la combinaison simultanée de sons différents, paraît leur avoir été inconnu. Ils chantaient et exécutaient à l'unisson ou à l'octave, et très souvent ils réunissaient ces deux intervalles.

Ce n'est que vers le commencement du XIe siècle, après un sommeil que la barbarie avait trop longtemps prolongé, que l'échelle musicale fut à peu près constituée telle que nous la connaissons. Ce fut le bénédictin Guy-d'Arrezzo qui adapta aux six premiers

sons de la gamme, la première des syllabes de chacun des vers d'un hymne à Saint-Jean.

L'introduction de l'orgue en France vers l'an 757, y avait jeté les semences du contrepoint, ou l'art d'écrire des sons contre d'autres sons. Guy-d'Arrezzo, non content d'avoir réformé la gamme, donna aux notes dont il était le parrain, une forme précise, distincte, en remplaçant avec un avantage merveilleux les lettres-notes, dont on se sert encore pour écrire le plain-chant.

Tandis que des musiciens érudits constataient ou posaient les règles de l'art, d'autres musiciens, qui avaient le génie créateur, produisaient des compositions remarquables par l'invention et le charme mélodique. Josquin des Prés, Orlando Lassus, ces deux derniers maîtres qui furent la gloire de l'École Flamande, eurent pour disciples, en France, Pierre de la Rue, et l'immortel Palestrina en Italie. Ockenheim, leur devancier, avait déjà formé à Paris, Antoine Bromel, et le fameux Jean Moulton. Ce n'est que vers l'an 1600 que l'usage des barres de mesure fut généralement introduit dans la musique écrite dès 1540, sur cinq lignes horizontales armées de trois clés, celles de sol, de fa et d'ut; les différents genres de musique se dessinèrent alors.

C'est à Claude Monteverde que le monde musical est redevable de la fixation immuable de la tonalité. Cette tonalité remplit une des conditions les plus essentielles à toute constitution musicale. Grâce à une découverte, la tonique, la sous-dominante, la dominante, et la sensible occupèrent chacune dans l'échelle majeure et mineure la place immuable que leur assigne la nature, et la création de l'opéra qui suivit de très près la découverte de Monteverde, en fut en quelque sorte la conséquence nécessaire.

Ce qui établit la supériorité de l'art musical moderne sur celui des anciens, c'est, outre la tonalité fixe, l'invention des rythmes, l'emploi des différentes mesures simples et composées; c'est surtout la classification des différentes notes de passage, ces véritables consonnes du mot mélodique, c'est-à-dire que le discours musical a sa ponctuation tout aussi exacte que celle du discours littéraire. Si nous ajoutons à tous ces éléments puissants les immenses progrès de l'instrumentation, cette riche palette où le génie du compositeur choisit et mélange les différentes couleurs, nous aurons prouvé surabondamment la suprématie de notre musique sur la musique antique. Le règne de la véritable science musicale fut, sans contredit, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; si Haendel, en Angleterre, créa l'oratorio, Haydn, en Allemagne, fit surgir la symphonie, cette sœur de la musique vocale. L'Italie avait été le berceau de l'opéra, la France le perfectionna, et même elle créa un genre charmant, celui de l'opéra-comique.

Si cette dernière ne put opposer à l'Allemagne des symphonistes dignes de Haydn et de Mozart, la scène lyrique française eût en revanche des maîtres justement renommés, à la tête desquels la postérité a placé entre autres Philidor et l'immortel Grétry.

La musique, telle que Beethoven et E. M. Weber, en Allemagne, Rossini et Verdi, en Italie, Spontini, Meyerbeer, Auber et Halévy, en France, l'ont fait progresser, est-elle arrivée à son apogée? Il y a longtemps qu'un écrivain, homme d'esprit et bon observateur, M. Beyle, a écrit sous le pseudonyme de Stendhal dans la Vie de Rossini, qu'il n'y aurait désormais de succès possibles dans l'art musical que pour le compositeur qui réunirait la simplicité à la nouveauté naïve des idées. Espérons que le XX<sup>e</sup> siècle résoudra enfin le problème musical le plus difficile: celui de l'alliance indissoluble de la mélodie qui vivifie, et de l'harmonie qui colore.

Cette union est le rêve, le but constant des efforts de tous les musiciens supérieurs qui se sont succédé jusqu'à nos jours depuis que Monteverde, en découvrant la dissonance, a sapé sans retour l'ancien système musical, pour le remplacer par la tonalité fixe, unilaire, qui, par ces deux modes, le majeur et le mineur, est l'image la plus touchante de la dualité humaine.

\* \* \*

E.

## De la Respiration dans le Chant

**N**AVEZ-VOUS jamais remarqué tel chanteur fort intéressant, et d'ailleurs servi par un organe puissant et bien timbré, désappointer totalement son auditoire et voir son succès malheureusement compromis, pour n'avoir pas su apporter une voix toujours égale dans certains passages soutenus, ou pour n'avoir pas su garder sans s'essouffler une ronde liée, pour avoir enfin inévitablement écourté le point d'orgue auquel vous vous attendiez?

Le fait est d'expérience quotidienne et la cause, pourtant très simple, échappe à la plupart, quand ce n'est pas à l'artiste lui-même: *Il ne sait pas respirer!*

Le chanteur et la chanteuse qui savent bien tenir compte de ce facteur si important dans l'art vocal possèdent déjà sur leurs

collègues un avantage indéniable, et l'on peut affirmer qu'au double point de vue de leur santé et de leur succès, l'art de savoir respirer est un atout dont ils ne peuvent se passer.

Le petit livre d'Edward Lankow, autrefois basse au Metropolitan et à l'Opéra de Boston, intitulé "How to Breathe Right", renseignerait mieux le lecteur que je ne pourrais le faire sur ce sujet, mais toutefois, je lui énoncerai quand même, s'il le permet, les quelques principes sur lesquels s'étaye sa théorie qui n'est, au fond, qu'une application d'un précepte d'hygiène.

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait une étude approfondie de la physiologie humaine pour se douter qu'il existe un élément nourricier de notre économie, et pour conclure que cet élément est le sang! Or, à quelle condition notre sang acquiert-il cet attribut si puissant de régénération que nous lui attribuons? Cela va sans dire, à la condition qu'il reçoive la quantité d'oxygène suffisante pour subvenir à sa tâche!

Le phénomène est déjà patent, et vous avez dès maintenant saisi que pour répondre au grand appel d'oxygène que nous demandons notre sang, il faut activer constamment nos poumons, et partant respirer profondément, très profondément.

Voyons donc pourquoi il importe tant que notre respiration soit si profonde. La presque totalité des humains respire en moyenne vingt à vingt-deux fois par minute, tandis que celui qui a appris à respirer systématiquement et profondément, exécute à peine quinze respirations dans le même temps et c'est très logique; s'il respirait plus souvent, la partie superficielle seule de son poumon serait aérée, tandis qu'avec de profondes inspirations, il gagne en surface, et donc en activité ce qu'il perd en temps et l'oxygénation totale de sa surface respiratoire est assurée. Voilà le résumé de la question exposé aussi succinctement que possible.

Je disais tout-à-l'heure que la santé et le succès du chanteur étaient grandement proportionnels à l'ampleur de ses mouvements respiratoires. Ce semble un peu outré, direz-vous, mais c'est pourtant exact: Est-il porté à l'embonpoint, cette technique aura pour effet de lui réduire promptement sa graisse par oxydation, c'est-à-dire par destruction plus complète des éléments gras; est-il chétif et émacié, s'il emplit consciencieusement d'oxygène la surface totale de ses deux poumons, son sang sera enrichi d'autant, et l'activité possible de ses échanges nutritifs concourra à rétablir l'équilibre; est-il prédisposé à la tuberculose, l'expérience et les statistiques prouvent que la gymnastique respiratoire est un des plus beaux moyens de prophylaxie contre ce fléau; est-il enfin au concert, eh! bien, c'est surtout là qu'il bénéficiera de sa grande réserve d'air: il pourra désormais se sentir à son aise dans les chants les plus soutenus et les plus liés, et il tiendra aussi longtemps que vous le souhaiterez, les points d'orgue qui font vos délices!

\* \* \*

J. SAUCIER.

## Un brigand au temps de Louis XVI.

### LES MÉFAITS DU POULLAILLER

**L**E 20 octobre 1785, sur les quatre heures du matin, un individu à peine vêtu, frappait à coups redoublés aux volets d'une maison de Brie-Comte-Robert habitée par le commandant de la maréchaussée du lieu, le sieur Jean-François Andrieux. Celui-ci, réveillé en sursaut, venait ouvrir et reconnaissait un nommé Ragan, aubergiste du Cadran Bleu près la route de Paris, qui lui déclarait, encore tout ému, avoir été victime, durant la nuit, d'un vol singulièrement audacieux. "Etant couché dans son lit avec sa femme, on lui avait pris sa culotte sous sa tête, dans laquelle il y avait un écu de six livres et une pièce de douze sols, et on avait aussi pris les poches (tablier) de sa femme dans lesquelles il pouvait y avoir environ quinze livres, et aussi sa montre d'argent qui était accrochée à son lit." Après quoi les voleurs s'étaient retirés par la porte de la cuisine dont ils avaient pris soin de condamner extérieurement le loquet avec des coins de bois pour que Ragan, s'il venait à s'éveiller, ne pût les poursuivre; ils étaient résolument montés au premier étage et avaient pénétré dans une chambre où reposaient, en des lits voisins, deux voyageurs, les sieurs Bernard, ancien aubergiste, et Henri Bellier, marchand de Paris. Sans troubler en rien le sommeil des dormeurs, les cambrioleurs avaient réussi à ouvrir, par d'habiles pesées, les portes d'une grande armoire qui se trouvait entre les deux lits. Ils avaient alors fait tranquillement un choix des objets à leur convenance, puis étaient enfin partis, chargés d'un volumineux butin. Ayant franchi le mur de la cour à l'aide d'une échelle, ils avaient gagné la campagne avant que personne se fût aperçu de leur passage.

Et, mélancoliquement, le malheureux hôtelier d'énumérer à l'officier les nombreux objets disparus de son armoire: "une somme de trente louis d'or, un gobelet d'argent, des boucles de femme aussi d'argent, un habit complet de drap bleu de ciel, une redingote carmélite, une robe de taffetas fond mordoré à petites rayes blanches avec un caracot pareil, un déshabillé d'indienne roze, doublé de blanc et quantité d'autres vêtements et linge de corps..."

A peine le commandant Andrieux a-t-il eu le temps de recueillir les premières informations sur le vol Ragan qu'il est avisé d'un cambriolage analogue, commis trois jours après, dans la nuit du 25 octobre, à Boissy-Saint-Léger: des inconnus se sont introduits par escalade dans la cour de l'auberge de Saint-Nicolas, tenue par le sieur Richard; un cabriolet et une charette couverte, chargée d'un grand coffre et de nombreux paquets, y étaient garés: les voleurs se sont emparés du coffre, ils l'ont traîné jusqu'au milieu du jardin, puis fracturé à l'aide d'un levier de fer, dérobant tout un trousseau de linge fin et plusieurs riches vêtements qui y étaient contenus. Mais la difficulté consistait à emporter une aussi lourde charge; les brigands ont donc eu l'idée d'utiliser le cabriolet que le hasard mettait à leur portée. Sortir un cheval de l'écurie, l'atteler à la voiture, placer dans celle-ci les objets dérobés, ouvrir la grand porte de la rue et partir sans éveiller personne, leur parut un jeu d'enfant; ils exécutèrent tout ce programme sans le moindre accroc et avec une incroyable subtilité.

Ce n'est rien qu'au matin, lorsqu'il descendit pour panser ses chevaux, qu'Hippolyte Morlet, le propriétaire de la grande voiture, découvrit le vol et donna l'alarme. Mais les brigands étaient déjà hors d'atteinte.

Dix jours plus tard, sans s'inquiéter aucunement des recherches de la maréchaussée, nos voleurs réussissent un troisième exploit. Cette fois leur victime est un cabaretier, Etienne Coradin, tenant débit au village des Bordes-lès-Corbeil, paroisse d'Essonnes. Il vient, lui aussi, déposer qu'étant couché au premier étage il crut entendre, vers une heure du matin, un certain mouvement dans la salle d'en bas, mais qu'il n'y prit point garde pensant que c'était quelque voiture qui passait sur la route. En descendant avec sa femme à cinq heures et demie, il a trouvé le contrevent de sa cuisine grand ouvert et tous ses meubles fracturés. On lui a pris quinze livres en monnaie grise, trente livres de salé, les voleurs ayant laissé sur place le saloir vide, un pot de grès plein de graisse qui en contenait bien pour douze livres, un bocal de tabac râpé (environ quatre livres) et un fusil à deux coups.

#### L'ARRESTATION.

Ces trois vols successifs, opérés de la même façon et commis en moins de quinze jours dans la même région, ne décelaient que trop clairement la présence dans le pays de Corbeil d'une troupe de bandits aussi dangereux qu'adroits. Les aubergistes et cabaretiers d'abord, puis tous les commerçants dont le logis est du fait de leur profession ouvert au public, enfin tous les habitants indistinctement, vécurent dans l'émotion et de recevoir, une nuit ou l'autre, la visite de la mystérieuse et redoutable bande. On ne voyageait, après le soleil couché, que le pistolet au poing, et l'on ne dormait que d'un œil, même derrière des portes bien verrouillées.

La crainte devint presque de la terreur lorsqu'on apprit, au matin du 10 novembre, que le sieur Hardouin, honnête bourgeois, demeurant au village de Quincy, près Brie-Comte-Robert, sur la lisière de la forêt de Sénart, venait d'être à son tour victime d'un quatrième coup de main des brigands. Suivant leur méthode ordinaire ceux-ci l'avaient sans doute préparé, se renseignant exactement par avance sur les habitudes des hôtes et sur les dispositions des lieux. S'étant introduits dans la salle basse en fracturant une fenêtre, n'avaient-ils pas pris la précaution d'enfermer tout d'abord le cuisinier du sieur Hardouin dans la cuisine où ils le savaient couché? Ils étaient ensuite montés dans les chambres, et, y ayant dérobé quantité de linge et de vêtements, étaient redescendus sans bruit, puis avaient pris tranquillement la clef des champs avec leurs ballots, en escaladant le mur de clôture. Aucun indice, cette fois non plus, semblait-il, qui pût orienter la maréchaussée dans la recherche des coupables.

Mais Hardouin n'était pas homme à s'en remettre entièrement à la justice du soin de retrouver ses voleurs. Dès le matin, sitôt le cambriolage découvert, il avait personnellement fait procéder à une première enquête aux environs de Quincy. Et le soir du même jour, 11 novembre, un exprès apportait de sa part au brigadier Picard de Fontenelle une lettre fort civile contenant de précieuses indications: un voiturier de Saint-Germain-lès-Corbeil, le sieur Mangeot, avait rencontré la veille du vol, vers cinq heures du soir, sur la grand route, une petite voiture couverture verdâtre traînée par deux chevaux, l'un rougeâtre et l'autre blanc, se

dirigeant vers Quincy. Et le lendemain, à cinq heures du matin, Mangeot, accompagné cette fois du voiturier Belloy, avait à nouveau rencontré la même voiture, attelée des deux mêmes chevaux, revenant dans la direction inverse; elle contenait deux voyageurs et un chien. Il était donc vraisemblable que ces deux inconnus avaient passé la nuit à Quincy. Ne seraient-ce pas les auteurs du vol, écrit Hardouin, qui ajoute poliment: "Je n'ai pas l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous; je me flatte que vous voudrez bien concourir à me faire retrouver ce vol; c'est une justice, mais cela ne diminuera pas ma reconnaissance. J'aurais été vous demander cette grâce, mais ces voleurs m'ont emporté jusqu'à ma garde-robe. J'aurais prié beaucoup de personnes de votre ville, M. Girardot, M. Decourville, M. Papelin et autres de vous recommander cette affaire. Ils ont emporté trois ou quatre paires d'habits..." On le voit, le malheureux Hardouin, encore sous le coup de l'alerte de la nuit, embrouille son discours, revenant malgré lui à l'objet qui lui tient à cœur. Il se répète: "J'aurai toujours l'honneur de vous aller faire mes remerciements le plus tôt que je pourrai; j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. HARDOUIN."

Aussitôt cette lettre reçue, le soir même, le brigadier Picard va recueillir de la bouche des voituriers Mangeot et Belloy confirmation des détails que lui fournissait le plaignant. Puis, dès le lendemain matin, il se met en campagne. Ses recherches vers la lisière de la forêt de Sénart n'aboutissant à la découverte d'aucune piste, il fait volte-face, se dirigeant vers Tigery. Et bientôt, il est assez heureux pour remarquer (dans une terre labourée, la trace d'une voiture qui lui paraît assez fraîche); il observe même que l'un des chevaux qui traînaient la dite voiture avait "trois clous neufs sous le pied hors-le montoir" et qu'un chien accompagnait l'attelage. Mais, en arrivant à la grand route, toute empreinte de roues et de pas disparaît... Picard, assez dépité, s'arrête à Tigery avec ses hommes; il ne se décourage pas pourtant, et bien lui en prend; à force d'interroger l'un et l'autre, il apprend que le matin même la voiture fantôme a été aperçue filant à toute allure sur la route de St-Germain. Dès le lendemain, un dimanche pourtant, le brigadier continue donc ses recherches dans la direction indiquée. Il enquête d'abord à Essonnes où les voleurs ont peut-être passé la nuit. N'ayant pu recueillir aucun renseignement dans les diverses auberges d'Essonnes, les gendarmes vont poursuivre leur route, lorsque l'idée vient à quelqu'un que "le particulier établi depuis un mois seulement dans le pays comme marchand de chevaux pourrait bien être l'homme qu'ils cherchent". Picard a bientôt fait d'imaginer un prétexte pour pénétrer dans la maison suspecte: il frappe à la grand porte de la cour. Un homme lui ouvre, dans les quarante-cinq ans, de taille moyenne, le visage pâle, répondant bien au signalement fourni par Mangeot de l'un des mystérieux voyageurs. "Je viens, explique Picard, examiner vos chevaux, car on vous a dénoncé comme ayant des animaux malades de la morve." Aucune excuse n'est possible et le brigadier, introduit dans l'écurie, reconnaît aussitôt les deux chevaux, l'un blanc et l'autre rouge, que lui ont dépeints les témoins. Le rusé gendarme constate même, à la dérobée, que le cheval blanc porte bien au pied hors-montoir trois clous neufs. Enfin, le chien de la maison est reconnaissable à son poil grisâtre et à son large collier de fer, et la voiture à couverture verte se trouve remise dans un coin de la cour. Edifié sur l'identité de son voleur, Picard de Fontenelle se retire afin d'aller chercher tous ses hommes pour opérer l'arrestation. Mais le pseudo-marchand, inquiet des suites de cette première visite policière, s'éloigne en toute hâte, et quand le brigadier revient accompagné de ses gens, il ne le trouve plus. Cependant deux gendarmes se mettent à sa poursuite et l'arrêtent une heure après sur la grand route de Paris.

Entre temps, la maison a été investie et tous ses habitants arrêtés. Le prisonnier, pressé de questions, a donné son nom: Jean Chevalier, natif de Paris, paroisse Sainte-Marguerite, ci-devant demeurant aux Nouveaux-Convertis, rue de Seine, et récemment venu s'établir marchand de chevaux à Essonnes. Les autres personnes arrêtées sont: Jeanne Gauthier, qui se dit femme de Chevalier, Sauvage, domestique de Chevalier, Claudine Masselot, femme Sauvage, enfin Marie-Antoine Delorme, une jeune servante.

Tout ce monde, étroitement surveillé par les trois gendarmes, fit, en pleine après-midi de dimanche, une entrée sensationnelle à Corbeil, sous la conduite de l'heureux brigadier Picard.

#### L'INSTRUCTION.

Un rapide examen du logis de Chevalier avait permis d'y retrouver un peu partout des objets provenant des vols Ragan, Morlet et Hardouin, en sorte que la culpabilité des prisonniers était déjà certaine. Ravi de cette importante capture, maître Jehan-Baptiste Robert de Courville, lieutenant-criminel pour le roi au

baillage de Corbeil, ne voulut pas différer d'un jour le premier interrogatoire. Marie-Antoine Delorme comparait la première, c'est une timide enfant de dix-huit ans, toute en larmes. Elle explique comment Sauvage, domestique de Chevalier, offrit un jour à son père, jardinier à Quincy, de la placer en service chez son patron. Elle y entra vers la Toussaint dernière; son emploi était de servir au ménage, balayer, laver la vaisselle, aller chercher de l'eau, et dans la journée de garder les dindons et les canards. Elle ignore tout ce qui pouvait se passer dans la maison, ne s'étant jamais occupée que de son ouvrage.

Après cette jeune fille, qui paraît bien être innocente, le juge appelle Jeanne Gauthier. Celle-ci âgée de vingt-six ans, reconnaît sans peine qu'elle est depuis sept mois la *compagne* de Chevalier. Elle raconte, de la meilleure grâce du monde, les débuts de cette liaison. Née à Nancy, en Lorraine, elle habitait à Paris, ouvrière en linge, rue Galande, en la maison des sieurs Grandjean, oculiste. Elle fréquentait chez les époux Viardot, ses voisins, dont le mari exerçait la profession de cordonnier, et c'est chez eux que Chevalier, alors cordonnier, lui aussi, la rencontra et en devint éperdument amoureux. Un soir, il y avait quinze jours qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, Chevalier l'invita à souper en compagnie des Viardot. C'est chez ses derniers qu'eut lieu la fête.

"Et après souper, se disposant à rentrer chez elle, lesdits Viardot et sa femme ont fermé la porte de leur chambre à la clef et ont dit à la répondante qu'il fallait qu'elle couchât avec eux et ledict Chevalier. La répondante ayant voulu absolument s'en aller, lesdits Viardot et sa femme et ledict Chevalier à leurs instigations, se sont saisis d'elle, l'ont déshabillée avec violence et l'ont mise dans le lit desdits Viardot. Ceux-ci s'y sont mis aussi, ainsi que ledict Chevalier, et ils y sont restés tous quatre jusqu'au matin..." Depuis ce temps, qui était dans le courant de janvier dernier, elle a été demeurer avec Chevalier dans un logement qu'ils louèrent chez le sieur Chéron, marchand de vins, rue Galande. La Gauthier prétend au reste ignorer les vols reprochés à Chevalier et ne pouvoir donner aucun renseignement sur ce qu'il faisait pendant ses absences du logis.

Chevalier comparait à son tour. Il nie avec énergie être l'auteur du moindre vol et s'efforce vainement d'expliquer la présence à son domicile des nombreux objets déjà reconnus pour avoir été récemment dérobés. Interrogé sur son passé, il raconte que, s'il a quitté Paris pour venir s'installer à Essonnes, c'est à la suite d'une fâcheuse affaire de chevaux vendus avec fausse garantie au comte Du Barry.

Un interrogatoire sommaire de Sauvage et de sa femme se disant tous deux domestiques de Chevalier, termina cette première séance.

L'information fut activement continuée les jours suivants. L'enquête menée à Paris ne tarda pas à révéler des faits nouveaux qui amenèrent l'arrestation d'un sixième personnage. En quittant, pour venir habiter Essonnes, Paris où il avait successivement été cordonnier, marchand de vins, brocanteur et maquignon, Chevalier y avait conservé sous le nom de sa femme une chambre, rue de la Parcheminerie; mais il y avait encore un autre lieu de recel, le logement d'un certain Martin Droguet, écrivain public, avec lequel il était demeuré en relations constantes depuis son départ. Droguet, arrêté dès le 19 novembre, à la suite d'une perquisition fructueuse effectuée à son domicile, rejoignit aussitôt la bande Chevalier dans les prisons de Corbeil. Ce jeune homme très différent de ses coaccusés, assez instruit, pourvu d'une situation, aisé sans être riche, mérite quelque sympathie. Il fut victime de sa passion pour la jolie Jeanne Gauthier. Etant un jour allé chercher son linge, expose-t-il, chez sa blanchisseuse, la femme Viardot, il y vit la maîtresse de Chevalier, et en devint follement épris. Pour l'approcher, il eut la faiblesse de rechercher la société du voleur, et Chevalier, voyant tout le parti qu'il pourrait tirer du sentimental jeune homme, répondit à ses avances avec empressement. Même, au bout de quelques jours, il le traitait en vieille connaissance, lui empruntant la bagatelle de mille francs. Le naïf Droguet, introduit par sa nouvelle amie dans la chambre de la rue de la Parcheminerie, était devenu à son insu le complice et le récepteur de la bande. Chevalier lui confiait souvent de volumineux paquets bien ficelés, qu'il se gardait discrètement d'ouvrir et hospitalisait innocemment. Droguet ne pensait qu'à ses visites à Essonnes, elles étaient fréquentes.

Au moment où l'enquête allait être close, une dernière découverte sensationnelle vint encore retarder le prononcé du jugement: il y avait identité certaine entre Chevalier et le nommé Desmaisons jadis inculpé pour vol à Meaux et évadé des prisons de cette ville le 2 juin 1784, sans qu'on eut jamais pu retrouver sa trace. Et, de ce fait, la culpabilité de l'accusé s'aggravait singulièrement.

En 1780, une première fois, Desmaisons avait été arrêté à Montereau pour avoir volé deux chevaux; incarcéré à Guermantes, il s'était évadé la nuit même par le jardin du curé de ce village; un de ses complices, le berger Sauvage, s'était également enfui, tandis que le troisième larron, Didier, avait été condamné à neuf ans de galères. Desmaisons et Sauvage avaient dès lors poursuivi, non sans succès, pendant deux ans, la série de leurs vols.

De nouveau, en 1782, Desmaisons avait été arrêté et incarcéré, cette fois, à Meaux. Son procès allait être jugé lorsqu'il s'était encore évadé le 2 juin 1784. Venu se cacher à Paris sous le nom de Chevalier, il avait renoncé pour quelque temps à voler ouvertement, y vivant pourtant de métiers assez louches. Puis, le goût de son ancienne profession l'ayant repris, il avait successivement élu pour centres de ses opérations Vincennes, et Essonnes où nous l'avons retrouvé.

#### LA CONDAMNATION.

L'identification de Chevalier de Corbeil avec le Desmaisons de Meaux donnait lieu à un conflit de compétence judiciaire entre les deux sièges. Le litige fut porté devant le parlement de Paris, qui, après de longs débats, trancha la difficulté en évoquant les deux affaires conjointes au châtelet.

Le procès de Chevalier, jugé de la sorte dans la capitale, en acquit un retentissement inattendu. Ce n'était pourtant, on l'a vu, qu'un adroit voleur de chevaux, de poules, et de lapins, un détrousseur exercé de garde-robres et de garde-mangers, qui n'allait pas à la cheville d'un Cartouche, d'un Mandrin ou d'un Derues; pas le moindre meurtre, pas le plus petit empoisonnement à relever à son actif!

La curiosité du public se contenta de sa double évasion, de la galante aventure de la Gauthier avec le sentimental écrivain public qu'était Martin Droguet; on avait eu peur un peu de ce hardi brigand; on lui savait quelque gré, maintenant qu'il était sous les verrous, d'avoir nargué la justice pendant plus de cinq ans; enfin, outre les deux noms sous lesquels nous le connaissons, et qu'il avait pris, car il s'appelait réellement Boutillier, il jouissait de l'aimable sobriquet de "Poulailler", et ceci contribua sans doute encore à le rendre intéressant. Marchands d'estampes et rimeurs de plaintes ne se firent point faute d'exploiter cette popularité, imaginant de pied en cap un Poulailler terrifiant, armé jusqu'aux dents, haches et pistolets à la ceinture, à la main un fusil, ou une massue qu'un homme ordinaire eût à peine pu soulever, brigand sinistre dont les mères eurent loisir de faire peur, comme de la Barbe-Bleue, aux enfants méchants:

"Du haut en bas  
Je vous dévalise mon homme,  
Du haut en bas,  
Et s'il raisonne, je lui casse un bras.  
Ne remue pas ou je t'assomme.  
Poulailler ne ménage personne  
Du haut en bas."

Et les images coloriées s'enlèvent en masse, rue St-Jacques et rue des Mathurins, aux étalages de Basset et des Champions, représentant le criminel, accoutré de toutes façons, son amie Jeanne Gauthier, le berger Sauvage, le jeune amoureux Droguet, et tous les autres. Il n'y manque rien, portraits en pied et en buste des accusés, croquis d'audience, tableau final: "Triomphe de Poulailler", le condamné amené dans la charette au lieu de son supplice. Car le 26 mai 1786 le Châtelet rendit sa sentence, conforme aux lois rigoureuses alors en vigueur, contre Jean-Pierre Boutillier, dit Chevalier, dit Desmaisons, âgé de 38 ans, bien qu'il en parût 45, coupable de plus de quinze vols qualifiés.

Il le condamnait "pour réparation, à être pendu et étranglé à ce que mort s'ensuive par l'exécution de la haute justice à un poteau qui pour cette effet sera planté dans la place de la Porte Saint-Antoine, ledict Chevalier préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir par sa bouche la révélation de ses complices..." L'arrêt donnait sursis à l'égard des autres accusés, jusqu'après l'exécution de Chevalier. Celui-ci comme il était d'usage, fit bien appel; mais la Cour de Parlement rendit le 30 juin un arrêt de rejet, confirmant purement et simplement la sentence de mort. Et l'exécution eut lieu, dans les formes prescrites, le 3 juillet 1786.

F.-L. BRUEL et M. FOUCAULT.

#### ERRATA

Page onze de la musique, Si bémol à la clé doit être observé.

EXTRAITS\* DE

## L'ART PIANISTIQUE

par MONSIEUR R. OCTAVE PELLETIER.

De tout temps on a vu mettre des vers en musique, mais mettre de la musique en vers, voilà qui est certes plus rare. C'est ce qu'a fait le vénéré doyen de nos professeurs de piano, M. R. Oct. Pelletier.

M. Pelletier, qui est un fervent des classiques de la musique, ne pouvait manquer d'avoir aussi pratiqué ceux de la littérature. Il connaît, entre autres, Boileau, par coeur. Un jour lui vint l'idée qu'un Art Pianistique pourrait tout aussi bien s'écrire qu'un Art Poétique. De là à suivre la forme du traité versifié de Boileau et même à l'imiter délibérément et ouvertement en quelques endroits, pour mieux accentuer cette ressemblance voulue, il n'y avait qu'un pas à faire, et M. Pelletier l'a fait très heureusement.

Du piano plus souvent on apprend la musique  
Que du piano lui-même on apprend la technique.

Au piano c'est en vain qu'un naïf amateur  
Pense de son étude atteindre la hauteur  
S'il ignore en cet art apparemment facile  
Les réelles beautés qui le font difficile  
Et se borne au brio dont le vain déploiement  
Ne demande à ses doigts qu'un brut entraînement,  
De cet entraînement entrepris dès l'enfance  
Ainsi que du solfège on admet l'importance,  
Mais le travail qui fait les doigts souples et forts  
N'a pas pour seule fin les plus brillants efforts,  
Car il faut davantage, il faut qu'à la souplesse  
Corresponde un contact des touches sans rudesse,  
Que du vrai legato la grasse pression,  
D'un chant par le piano donne l'impression  
Et que d'heureux reliefs dans la polyphonie  
Fassent de l'instrument comme une symphonie,  
Il faut prêter l'oreille à la sonorité  
Dans les proportions de son intensité:  
A la voix qui domine en tant que mélodie,  
Aux voix lui répliquant au sein de l'harmonie,  
A la basse qui tient parfois le second rang,  
Au remplissage mis à l'arrière plan,  
A la voix enfin qui, doublant une partie,  
Serait sur elle mise à propos en saillie  
Donnant l'illusion d'un effet orchestral  
En plus de l'intérêt purement musical,  
Car si par ses accents le piano ne sait peindre  
Cette couleur du son qu'on appelle le timbre,  
Par ses tons en grisaille il sait la remplacer  
Sous un toucher sensible et prêt à nuancer.

Sur les divers touchers, avec soin, qu'on insiste,  
Dans leur distinction se reconnaît l'artiste;  
Ainsi le legato qui, par la pression  
Des touches, coïncide avec EXPRESSION,  
Le mezzo-legato par lequel on procède  
En attaquant de haut la note et qui le cède  
Au toucher précédent en sensibilité,  
Bien qu'utile encor, même en sa brutalité,  
Soit pour un marcato d'assez courte durée  
Ou commençant d'un trait l'étude séparée,  
Le leggiéro qui, par la chute du doigt,  
Laisse entendre la note en l'effleurant et doit  
Convenir à des traits qui, plus ou moins rapides,  
Veulent sonorité délicate et limpide,  
Enfin le staccato qui, par doigts contractés  
Comme aux pizzicati, fait les sons écourtés.

Si vous articulez, au besoin, par le geste,  
Qu'il soit et naturel et gracieux et lesté  
Par les muscles du bras imprimant librement  
A l'avant-bras passif l'alerte mouvement  
Qui, transmis à la main, détache avec souplesse  
Les notes ou les *coule* ainsi qu'une caresse.  
Le geste, intermittent en son impulsion,  
Permet de procéder à l'exécution  
D'octaves qu'on détache en moderne pratique  
Comme par ricochets d'une balle élastique.  
Le geste encore opère un demi-staccato

Qui fait lever un peu la main puis aussitôt  
La laisse retomber tout près, lourde et passive  
Pour souligner la note et la faire expressive.

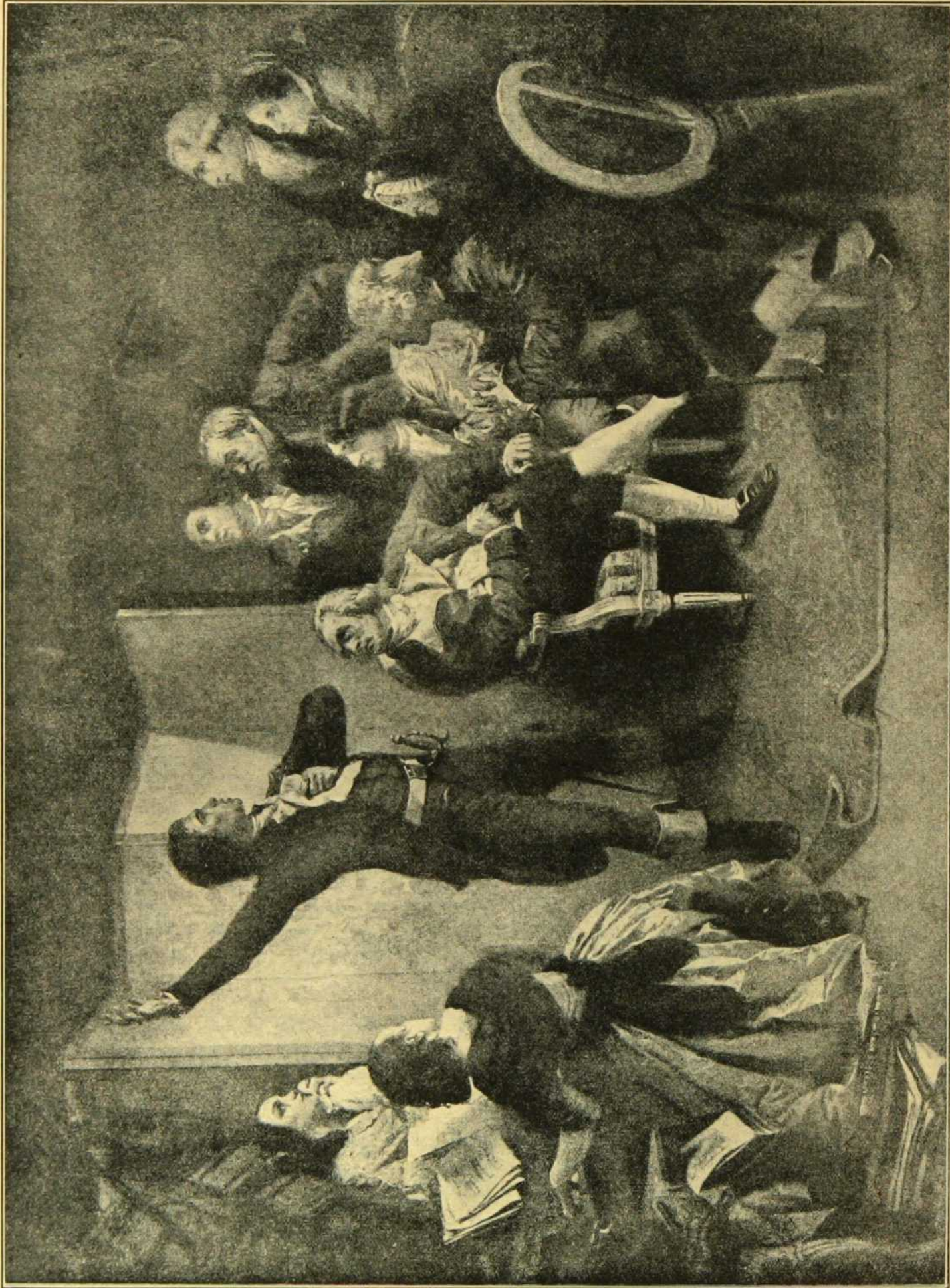
Ainsi qu'en un tableau le tout polyphonique  
Se colore par plans ou degrés dynamiques  
Lesquels servent de base à la proportion  
D'intensité des voix dans leur relation,  
Et le critérium d'un degré dynamique  
Est tout dans la personne et sa force physique,  
Dès lors déterminant votre fortissimo,  
Puis déduisant de lui votre pianissimo,  
Toute autre dynamique entre ces deux extrêmes  
Par la comparaison s'établit d'elle-même.

Il faut en s'écoutant surveiller la pédale  
— Du piano de nos jours cette âme musicale. —  
L'abaisser à propos, surtout quitter à point,  
Evitant liaisons qui ne s'accordent point.  
Dans ces conditions de goût et de prudence,  
Même en son signe absent, la pédale est d'urgence  
Pour enchaîner des sons qu'on ne pourrait tenir  
Ou d'autres, simplement, qu'on voudrait embellir;  
Les premiers, trop distants, la font indispensable,  
Les seconds, rapprochés, quand même désirable.  
Quand l'accord arpégé, surtout très étendu,  
Demande la pédale il la faut au début,  
Autrement on la met après l'attaque faite  
De basses à lier d'une façon parfaite,  
Aux changements d'accords son emploi, suspendu  
Et vivement repris, doit être défendu  
A certains sons conjoints de faible résonnance  
Dont la confusion produirait dissonances,  
Au grave, au médium, même aux notes d'un chant  
Qui, formant un accord, s'en distingue pourtant.  
Une confusion toutefois se déguise  
Par un prompt changement de la pédale mise  
A chaque accord distinct dans l'accompagnement  
De traits à la main droite enlevés brillamment.  
Une confusion, même au grave, est admise  
Quand un choc violent des marteaux la déguise  
Tandis que la pédale intervient souvent  
Entre groupes de sons attaqués vivement.

Un ferme legato, commencé lentement  
Et maintenu forté jusqu'au vrai mouvement,  
Sert même aux traits légers de discipline sûre  
Et propre à les conduire à leur finale allure.

Pour rendre le classique il nous faut l'habitude  
De son audition en plus de l'aptitude;  
Or si, faute des deux, on avait renoncé  
Aux raffinements d'art tels plus haut énoncés,  
Il est un répertoire élégant et d'un style  
Qui plait sans demander un effort inutile  
Et mieux vaut jouer bien du Lack ou du Godard  
Que mal du Beethoven, du Chopin, du Mozart;  
Mais trêve au *lapotage* en musique idiote  
Allant de pair avec certaine camelote  
Sous forme de piano; assez des pianoteurs  
Croyant interpréter les plus fameux auteurs  
Et rendre ample justice à leur belle musique  
En la reproduisant comme un automatique.  
Le vrai musicien ne saurait envier  
Celui dont le talent s'étale au clavier  
Sans le solfège qui fait penser en musique  
Avec son complément de science harmonique,  
Sans notions de forme en composition  
Donnant intelligence à l'exécution,  
Sans culture d'esprit par acquit littéraire  
De l'inspiration puissant auxiliaire.  
Telle éducation nécessaire au talent  
Devra la préserver du factice engouement  
Pour le genre ignorant toutes lois d'harmonie,  
Cohérence de forme et toute symétrie  
Par lequel un snobisme, ennemi du bon sens,  
Prétend faire oublier Beethoven et Saint-Saëns.

\* Publié avec la gracieuse permission de l'auteur.



Rouget de L'Isle, chantant la Marseillaise.

# Souhait

Paroles de  
SULLY PRUDHOMME

Musique de  
FRED. PELLETIER

Moderato

Piano

*p*

*tres discret*

Sil est un - char - mant ga - zon Que le

*Un peu plus f*

ciel ar - ro se, Où brille en tou - te sai -

*retenu*

son Quel - que fleur è - clo - se, Où l'on

*suivez*

*p*

cueille à plei - ne main Lys, chè - vre - fenille et jas -

*mf* *p* *retenu un peu*  
- min, J'en veux faire le che - min Où ton

*p*  
Suivez

*en retardant*  
pied se po - se.

*Suivez*

*au tempo* *p*  
S'il est un rê - ve d'a - mour Parfu -

*Un peu plus f*

-nè de ro - se, Où l'on trou - ve cha - que

*retenu* *p au temps*

jour Quelque dou - ce cho - se, Un rê

*p*

-ve que Dieu bè - nit' Où l'âme a l'âme su - nit, Oh! j'en

*retenez* *élargissez et glissez* *f* *pp*

veux fai - re le nid Où ton coeur se po - se

*f suivez* *suivez*

# Danse Caprice

EMILE TARANTO

Violon

Piano

All<sup>o</sup>

The first system of musical notation consists of three staves. The top staff is a single treble clef with a melody of eighth and sixteenth notes. The middle and bottom staves are a grand staff (treble and bass clefs) with a piano accompaniment of chords and moving lines. A dynamic marking 'p' is present in the middle staff.

The second system continues the piece with similar notation. It features a first ending bracket with a '2' above it and a repeat sign. The piano accompaniment includes slurs and dynamic markings.

The third system continues the piece. A '8<sup>va</sup>' marking is placed above the top staff, indicating an octave transposition. The piano accompaniment features slurs and dynamic markings.

The fourth system concludes the piece. The top staff has a final melodic flourish. The piano accompaniment ends with a final chord. A 'CODA. 2 fois' marking is present in the bottom right of the system.

Danse Caprice 7

8<sup>va</sup>

The first system of musical notation consists of three staves. The top staff is a single treble clef with a melodic line. The middle and bottom staves are grouped by a brace and represent the piano accompaniment, with the middle staff in treble clef and the bottom staff in bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 4/4 time signature.

The second system of musical notation continues the piece. It features a more active melodic line in the top staff, with some slurs and ties. The piano accompaniment in the lower staves provides harmonic support with chords and moving bass lines.

The third system of musical notation shows the continuation of the melody and accompaniment. The piano part features some sustained chords and rhythmic patterns.

The fourth system of musical notation concludes the piece. It includes a *rall.* (rallentando) marking above the first staff. The piano accompaniment in the lower staves features a final cadence with sustained chords and a rhythmic flourish in the bass line. The system ends with a double bar line and a 4/4 time signature.

Dance Caprice 7

Moderato

The musical score is titled "Moderato" and is for a piece called "Danse Caprice 7". It is written in 4/4 time. The score is arranged in four systems. Each system contains three staves: a vocal line at the top, and a piano accompaniment consisting of a treble clef staff and a bass clef staff. The piano accompaniment features a steady eighth-note pattern in both hands. The vocal line consists of a series of notes with some rests, ending with a decorative flourish. There are repeat signs in the first system and the end of the piece is marked with a double bar line and a repeat sign.

The first system of music consists of three staves. The top staff is a single melodic line in treble clef. The middle and bottom staves are a grand staff (treble and bass clefs) with a brace on the left. The music is in 3/4 time and features a simple melody with eighth and quarter notes.

The second system continues the piece with three staves. It includes a repeat sign at the end of the system. The notation is consistent with the first system, showing a continuation of the melodic and accompaniment lines.

The third system is marked *animato* and features a more complex texture. The top staff has a melodic line with eighth notes. The middle and bottom staves contain a dense accompaniment of triplets, indicated by a '3' above each group of notes. The key signature has two sharps (F# and C#).

The fourth system continues the triplets from the previous system. It features three staves with a melodic line and a complex accompaniment of triplets in both hands. The notation includes various chordal structures and rhythmic patterns.

Danse Caprice 7

The first system of music consists of a single treble clef staff and a grand staff (treble and bass clefs). The treble staff contains a melodic line with eighth notes. The grand staff features a complex accompaniment with triplets of eighth notes in the right hand and chords in the left hand. The key signature has one sharp (F#).

The second system continues the musical notation. It includes a treble clef staff and a grand staff. The right hand of the grand staff has a melodic line with triplets. The left hand has a rhythmic accompaniment of chords. A dynamic marking of *f* (forte) is present at the beginning of the system.

The third system begins with a *rall.* (rallentando) marking above the treble clef staff. It features a treble clef staff and a grand staff. The right hand has a melodic line with triplets, and the left hand has a steady accompaniment of chords. The system concludes with a double bar line.

The CODA section is marked with a diamond symbol and the word "CODA." to the left. It consists of a treble clef staff and a grand staff. The time signature changes to 2/4. The right hand has a melodic line with eighth notes, and the left hand has a rhythmic accompaniment of chords.

The image displays a musical score for a piece titled "Danse Caprice 7". The score is arranged in four systems, each consisting of a single treble clef staff and a grand staff (treble and bass clefs). The first system shows the beginning of the piece with a treble staff containing a melodic line and a grand staff providing harmonic accompaniment. The second system continues the melodic and harmonic development. The third system is marked with the tempo instruction "animato" above the treble staff. The fourth system concludes the piece with a final melodic flourish in the treble staff and a corresponding harmonic accompaniment in the grand staff. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings.

Danse Caprice 7

# AVE MARIA

Pour Soprano ou Tenor avec accompagnement d'Orgue

par ARTHUR LETONDAL

CHANT *Andantino* *p*

A - ve Ma - ri - a

Orgue *p*

*semplice*

gra ti a ple - na, gra ti a ple - na do mi nus

te - cum Be ne dic ta tu in mu li er

*cresc*

i bus et be ne dic tus fruc tus ven - tris

tu i Je — su Sanc ta Ma-

*pp* *poco f*

*rit* *a tempo*

ri a Ma ter de — i o ra pro no bis

*f*

pec ca tor i bus no bis pec ca tor i bus nunc et in

*p*

ho ra nunc et in ho ra mor tis

*cresc* *f*

*dim*  
nos trae

*a tempo*  
*rit*

Detailed description: This system contains the first two staves of music. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#). It begins with a melodic phrase starting on G4, moving to A4, B4, and then a half rest. The lyrics 'nos trae' are written below. The piano accompaniment consists of two staves (treble and bass clefs). The right hand plays chords and moving lines, while the left hand plays a steady eighth-note accompaniment. Performance markings include 'dim' at the start, 'a tempo' at the end of the system, and 'rit' (ritardando) in the bass line.

Sanc ta Ma - ri - a      *dolci*      O ra - pro

Detailed description: This system contains the next two staves. The vocal line continues with the lyrics 'Sanc ta Ma - ri - a' and 'O ra - pro'. The piano accompaniment continues with similar textures. A 'dolci' (dolce) marking is placed above the vocal line for the second phrase.

no bis a men.

*dim*

Detailed description: This system contains the third two staves. The vocal line concludes with the lyrics 'no bis a men.'. The piano accompaniment features a 'dim' (diminuendo) marking in the bass line.

*sempre dim*      *ppp*

Detailed description: This system contains the final two staves. The piano accompaniment features a 'sempre dim' (sempre diminuendo) marking and ends with a 'ppp' (pianissimo) dynamic marking. The vocal line has a final rest.

# Pour Danser

ALFRED GÉNÉREUX

Sans Lenteur

PIANO

The musical score is written for piano and consists of four systems of two staves each. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is common time (C). The first system includes dynamic markings 'ff' and 'marc'. The second system continues the melodic and harmonic development. The third system features 'marc' markings. The fourth system concludes with first and second endings. The piece is marked 'Sans Lenteur'.

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music is in D major and 3/4 time. It begins with a *mf* dynamic marking. The right hand plays a series of chords and eighth notes, while the left hand provides a steady bass line.

Second system of musical notation. It includes dynamic markings of *cresc.*, *f*, *dim.*, and *mf*. The right hand features more complex chordal textures and melodic lines, while the left hand continues with a rhythmic accompaniment.

Third system of musical notation, marked with *molto crescendo* and *f*. The right hand has a more active melodic line with some grace notes. The system concludes with a first and second ending bracket.

Fourth system of musical notation, starting with a *mf* dynamic. The right hand has a melodic line with some slurs, and the left hand maintains a consistent bass line.

Fifth system of musical notation, the final system on the page. It continues the melodic and harmonic themes established in the previous systems, ending with a final cadence in the right hand.

First system of musical notation, featuring treble and bass staves. The key signature has two sharps (F# and C#). The piece begins with a piano (*p*) dynamic. The first measure includes a section symbol (§). The music progresses with various dynamics, including *resc.* (ritardando) and *sempre f* (always forte).

Second system of musical notation. It features a first ending bracket with two endings. The dynamics include *ff* (fortissimo) and *marc.* (ritardando).

Third system of musical notation, continuing the piece with *marc.* markings.

Fourth system of musical notation, featuring *sempre f* and *marc.* markings.

Fifth system of musical notation, including a *gva* (ritardando) marking.

Sixth system of musical notation, concluding the piece with *f* (forte) dynamics.



La leçon de musique

## Un Barbe-bleu Chinois

**S**I-FINN, fille de Bah-bah, plus blanche que le riz, plus gracieuse que le bambou. Ses pieds, modèles de perfection chinoise, n'étaient pas plus longs que le doigt, ce qui lui donnait l'estimable avantage de ne pouvoir faire un pas sans s'appuyer sur un roseau ou sur le bras d'une suivante, et imprimait à sa démarche une sorte de balancement, élégant, assez semblable au mouvement de ces petites figures dites poussahs, qu'on voit osciller au moindre choc sur leur base arrondie en forme de culot. Sa taille était si svelte, sa figure si jolie, et toute sa personne si ravissante, qu'elle ne pouvait se montrer sans attirer tous les regards, comme la paille que le jongleur de Chang-hi tient en équilibre sur le bout de son nez. Ses sourcils étaient arqués comme le col du cygne; ses petits yeux, relevés vers les tempes et taillés comme les fruits de l'amandier, n'étaient pas défigurés par des cils; ses cheveux avaient la finesse des légers fils qu'ourdissent les araignées noires de Tschansi; son nez était court et délicatement épâté, ses lèvres semblables à ces belles chenilles roses que les cuisiniers de Peking apprêtent pour la table du fils du ciel.

La renommée des charmes de Si-finn s'était répandue dans toute la province de Kiang-si, et sur la foi de cette seule renommée, son père avait reçu pour elle de nombreuses demandes en mariage. Mais le vieux Bah-bah était tant soit peu philosophe: après avoir longtemps médité sur les causes théoriques et pratiques du bonheur, et particulièrement sur la physiologie du mariage, il s'était fait, en ce qui concerne le lien matrimonial, un système à lui. Son plus grand regret, à la vérité, était de ne s'y être arrêté, qu'un peu tard, c'est-à-dire, après s'être marié; mais avait résolu, du moins, de faire profiter sa fille des lumières de son expérience; et pour un chinois, il avait, ce me semble des idées passablement avancées. Il professait, entre autres, une doctrine qui paraissait tellement hétérodoxe, tellement excentrique, qu'elle aurait probablement attiré sur lui quelque manifestation du déplaisir impérial, si l'on avait élevé des doutes charitables sur son état mental. Cette doctrine ne nous semble pas, à nous autres barbares, si déraisonnable; mais il n'en est pas moins vrai que, des soixante milliards d'habitants du Céleste Empire (en ne comptant que deux cents générations de trois cents millions chacune), Bah-bah était le premier qui se fut jamais avisé de mettre en doute la parfaite convenance d'une union conjugale entre deux personnes qui ne se sont jamais vues. Il avait eu la hardiesse d'émettre et de soutenir cette opinion; et il en tirait la conséquence assez logique que les parties devaient, avant de serrer les nœuds d'hyménée, reconnaître qu'il existait entre elles certaines sympathies et affinités mutuelles. Il décida donc, contrairement à tous les usages et à toutes les idées reçues, premièrement, que sa fille verrait son futur maître et seigneur avant de lui engager sa foi; et, en second lieu, qu'elle aurait une raisonnable latitude de choix parmi les nombreux prétendants qui se disputaient sa main. Un mandrin à bouton bleu et deux riches négociants avaient envoyé de magnifiques présents à Bah-bah, et un savant lettré du collège de Han-lan avait composé dix volumes de sentences morales à la louange des vertus et de la beauté de Si-finn, qu'il n'avait jamais vue. Bah-bah accepta les présents et parcourut les livres; mais il éconduisit poliment les prétendants, qui demeurèrent trop loin pour pouvoir faire leur cour en personne. Une foule d'autres, qui, n'avaient pas ce désavantage, se mirent sur les rangs; mais aucun d'eux ne trouva grâce aux yeux de Si-finn. L'un était trop grand, l'autre trop petit; un troisième trop gros, un quatrième trop maigre; celui-ci trop gai, celui-là trop grave. Ting-ting avait la voix trop grêle, et Dong-dong le verbe trop haut. L'un aimait la patate douce, et Si-finn avait la patate douce en horreur; l'autre n'appréciait pas suffisamment le mérite du chien accommodé aux jujubes, et c'était le régal favori de Si-finn. En un mot, la belle Si-finn était une demoiselle fort difficile à contenter.

Tout près de la ville de Hum, qu'habitaient Bah-bah et son aimable fille, vivait un jeune homme qui tirait vanité de sa parenté avec la famille impériale: il descendait en effet d'un souverain qui avait occupé le trône environ deux cents ans auparavant. L'empereur de la Chine étant sa louable et paternelle sollicitude sur tous les pauvres parents, dont il tient une liste, qui comprend près de dix mille noms; et selon leur degré de parenté, il alloue à chacun d'eux une pension annuelle, réglée d'après une certaine échelle graduée. Ils ont en outre le privilège de porter quelque marque distinctive, telle que manteau, ceinture, écharpe ou bonnet, à la couleur impériale, c'est-à-dire jaune. Hofi, le jeune homme en question, portait une ceinture de soie, ce qui l'avait fait surnommer dans le voisinage Ho-fi à la ceinture jaune.

Ayant donc l'honneur d'être cousin, quoique à un degré fort éloigné, du fils du Ciel, Ho-fi eût regardé comme une chose fort au-dessous de sa dignité, de travailler pour vivre; mais, comme des facultés pécuniaires n'étaient nullement en rapport avec ses prétentions et ses désirs, il était quelquefois réduit à de singuliers expédients pour se procurer du sel pour son poisson, comme nous le dirions dans nos grossiers idiomes de l'Occident, ou plutôt du poisson pour son sel.

Ho-fi avait souvent entendu vanter les charmes de Si-finn; il avait entendu parler en même temps de son humeur capricieuse. Il savait combien de prétendants étaient restés sur le champ de bataille; mais Ho-fi n'était pas homme à s'effrayer de si peu de chose; et comme le soleil luit pour tout le monde, il résolut de tenter aussi la fortune.

Quoique tout jeune encore, Ho-fi avait été déjà six fois marié, et chaque fois, chose étrange! il avait eu le malheur de perdre sa femme quelques semaines après son mariage. Le nombre sept était généralement considéré comme un nombre chanceux, il n'était pas étonnant qu'il désirât courir une dernière chance: ses six épouses chéries étaient ensevelies toutes ensemble dans un même tombeau, et il lui en fallait encore une pour faire compte.

Avec un mérite intrinsèque assez mince d'ailleurs, Ho-fi possédait certains avantages qui lui avaient été fort utiles, en plusieurs circonstances analogues. Il réunissait les agréments physiques qui constituent, aux yeux des dames chinoises, un beau cavalier. Il cultivait avec soin des ongles d'un pouce et demi de longueur; il ne portait ni barbe ni favoris, et sa tête était toujours proprement rasée, à l'exception d'une seule touffe de cheveux, qui, nouée avec un cordon de soie, pendait par derrière jusqu'à ses jarrets. Aux agréments de sa personne et à la recherche de sa toilette, Ho-fi joignait des qualités encore plus précieuses: c'étaient une merveilleuse assurance, une souplesse d'esprit qui lui permettait de se plier à l'humeur de chacun, et par-dessus tout, une rare habileté à saisir le faible des gens et à régler ses mouvements en conséquence.

Ho-fi, ayant donc jeté ses vues sur la fille de Bah-bah, dressa son plan de campagne, et commença par faire connaissance avec le digne philosophe. Il l'aperçut un jour qui marchait, à l'étal d'un boucher, un filet de fouine; profitant aussitôt de l'occasion, il s'arrangea de manière à lier adroitement conversation, et, à l'aide de quelques observations facétieuses adressées à propos du boucher, il obtint le rabais que Bah-bah lui-même, avec toute son éloquence, sollicitait en vain. Ayant alors déclaré sa prédilection gastronomique pour la fouine, et surtout pour le filet de ce succulent quadrupède, il fit passer la conversation, par une série de transitions habilement ménagées, des fouines aux belettes, des belettes aux rats, des rats aux chiens, des chiens aux cochons, des cochons à ses aimables compatriotes, et de là tout naturellement à la belle Si-finn, fille du sage Bah-bah. Il parla avec enthousiasme de ce grand philosophe, et exprima le regret hypocrite d'être privé de l'avantage de le connaître, même de vue.

Quel philosophe fut jamais à l'épreuve de la flatterie? Tout dépend de la manière dont elle est assaisonnée. Bah-bah, déjà plein d'estime pour son nouvel ami, ne se sentit pas le courage de changer le sujet d'une conversation qui chatouillait agréablement son propre amour: il se hasarda donc à sonder les opinions du jeune étranger sur sa théorie matrimoniale.

Ho-fi saisit la balle au bond, et voyant de quel côté venait le vent, se lança hardiment dans les éloges les plus hyperboliques.

Si l'on me demandait, s'écria-t-il d'un air inspiré, quel est le plus grand des sages, anciens et modernes, je répondrais Bah-bah! quel est celui qui a jamais conçu le système le plus fécond en heureux résultats pour l'espèce humaine, je répondrais encore Bah-bah! Je ne doute pas qu'un jour ne vienne où le nom seul de Bah-bah sera un argument péremptoire, une réponse à toutes questions, une solution à tous les problèmes. Quand on demandera à quelqu'un sa raison, il suffira de dire Bah-bah! son autorité, Bah-bah! En un mot, Bah-bah sera la quintessence de la dialectique, le résumé de toute discussion, le dernier mot de toute science!

Ce même jour, Ho-fi dina avec Bah-bah, du filet de la fouine, relevé de champignons au piment. Ayant si heureusement conquis les bonnes grâces du père, il chercha l'occasion de s'insinuer dans celles de la fille, et manifesta à Bah-bah le désir qu'il avait de lui être présenté. Un jour fut fixé, et dans l'intervalle, Ho-fi recueillit tous les renseignements propres à l'éclairer sur les goûts et les caprices de la charmante Si-finn.

Que dirai-je? comme César, il vint, il vit, il vainquit; ou pour parler plus correctement, il vint, elle vit, il vainquit. Sa mise était d'une élégance encore plus recherchée que d'habitude; il avait choisi et assorti avec art les couleurs qu'il savait être les plus agréables à la dame de ses pensées; sa tunique de soie cramoisie, ornée de riches broderies, était d'un goût irréprochable; son châle aurait suffi pour gagner le cœur d'une Parisienne, et sa

coiffure sortait des ateliers d'une des plus célèbres modistes de Peking. Sa longue queue, d'un noir de jais, était artistement tressée; un collier de perles fines pendait à son cou; sa casollette était remplie des essences les plus rares, et il tenait à la main un magnifique éventail, qu'il agitait avec une grâce toute particulière.

Cette galante attention aux choses extérieures produisit une impression favorable sur Si-finn, elle-même assez coquette et fort soigneuse de sa toilette. La citadelle, pour nous servir s'une vieille métaphore, était donc sur le point de céder à cette formidable démonstration de l'ennemi; mais lorsqu'il eut ouvert son feu, et fait jouer simultanément la mousqueterie des doux propos la grosse artillerie des cadeaux (cette dernière se composant d'une tabatière en or et d'un petit caniche), la place se rendit à discrétion, et Ho-fi entra triomphalement dans le cœur de sa dame. La belle vaincue garda la tabatière, mangea le barbet, et accepta la main de l'heureux Ho-fi.

Les noces furent célébrées, et la première quinzaine de la lune de miel s'écoula comme un jour. Nos jeunes époux n'étaient occupés que du soin de se plaire mutuellement; et, si par aventure la paix du ménage était troublée, c'était quand l'un d'eux voulait forcer l'autre à accepter les meilleurs morceaux de renard, de furet, de grenouille, ou de toute autre friandise faisant partie de leur petit menu du jour.

Un matin, Ho-fi s'absenta pendant quelque temps et alla en ville. A son retour, il tira de son sachet un petit paquet de thé.

Ma bien-aimée, dit-il tendrement, j'ai un ami qui consacra à l'horticulture tous ses loisirs et toute sa fortune. Ses expériences ont été dirigées avec tant d'habileté et de succès, qu'il est parvenu à obtenir des bananes de ses orangers, et à transformer des ananas en groseilles. Mais il a depuis quelque temps donné tous ses soins à la culture d'un jeune arbre à thé: il l'a planté de ses propres mains, en a fumé le pied avec des vers à soie et de la moelle de tourterelles, et l'a arrosé tous les jours avec du jus de cannelle. Il n'a encore récolté que deux onces de feuilles, de l'une, il a fait hommage à l'empereur, et il m'a envoyé l'autre, comme à son meilleur ami. La voici, ma chère Si-finn: si vous m'aimez, vous ferez infuser ces feuilles, et vous en boirez la liqueur odorante.

Non, dit Si-finn: puisque cette liqueur est une chose si rare, c'est vous qui la boirez, et non pas moi. Mais quelles singulières feuilles! et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elles ressemblent, à s'y méprendre, aux feuilles de thé ordinaire. Et quelle est cette espèce de poussière dont elles sont comme saupoudrées?

Cette poussière, répondit l'imperturbable Ho-fi, est un duvet qui provient des vers à soie, et c'est précisément ce qui constitue la vertu de ces feuilles. Mais il faut absolument, chère Si-finn, que vous buviez ce thé délicieux; c'est pour vous que je l'ai apporté, et un refus de votre part me donnerait lieu de penser que vous faites peu de cas des attentions de votre époux. En parlant ainsi, Ho-fi avait versé de l'eau bouillante sur les feuilles, et présentait à son épouse la tasse qui contenait l'infusion parfumée. Si-finn, au contraire, insista pour qu'il la bût; et il s'en suivit une petite lutte d'affection conjugale, chacun voulant céder à l'autre le plaisir de déguster le breuvage. Si-finn avait commencé par refuser formellement d'en boire une seule goutte; puis elle dit que si Ho-fi voulait lui en laisser un peu au fond de la tasse, elle le boirait; enfin, de concession en concession, elle finit par dire que, s'il consentait à en boire la moitié, elle prendrait le reste. Ho-fi, de son côté, persistait à exiger qu'elle bût tout, ou du moins qu'elle y goûtât la première. Quelques marques d'impatience commençaient à se mêler à ce tendre débat, lorsque Si-finn, voulant y mettre fin, jeta par la fenêtre le contenu de la tasse, en disant que c'était le meilleur moyen de vider la querelle.

Ce petit nuage passa, et plusieurs fois depuis, les deux époux avaient pris ensemble le thé sans qu'aucun incident nouveau vint troubler les douceurs de leur tête à tête. Un soir, qu'ils se livraient à cette importante occupation, Ho-fi venait de finir sa première tasse, lorsque Si-finn observa malicieusement que le thé ne lui semblait pas aussi bon que de coutume. Ho-fi en convint, et faisant usage d'une formule d'imprécation aux Chinois, dit qu'il souhaitait mort et pourriture à la racine de l'arbuste qui l'avait produit.

Comment! reprit Si-finn en riant aux éclats, après toutes les peines que s'est données votre pauvre ami pour en fumer le pied avec des vers à soie et des épices? Ce souhait n'est vraiment pas charitable.

Ho-fi tressaillit et changea légèrement de couleur.

A quoi bon, dit-il avec un peu d'humeur, revenir sur cette affaire? Je désire qu'il n'en soit plus question.

Non pas, répondit Si-finn, riant toujours. J'avais décidé que vous boiriez ce thé; et lorsque vous crûtes que je le jetais par la fenêtre, je ne fis que le verser dans un vase de terre qui était dehors. Je l'ai fait réchauffer aujourd'hui pour vous, et

je suis fâchée de voir que vous paraissiez si peu sensible à cette attention délicate de votre épouse.

A mesure que Si-finn parlait, le visage jaune de Ho-fi prenait une teinte livide et cadavéreuse: lorsqu'elle eut fini, sa tête, immobile sur ses épaules, ressemblait assez à une bouilloire de forme sphérique, surmontée de son couvercle; sa queue, se redressant par l'effet physique de la terreur, prit une position horizontale et figura la queue de la bouilloire, tandis que sa bouche entr'ouverte pouvait représenter l'orifice du robinet.

Il demeura pendant quelques instants comme cloué sur sa chaise; puis, tout à coup, il bondit sur ses pieds et demanda à grands cris de l'eau chaude.

Empoisonné! s'écria-t-il, je suis empoisonné!

Empoisonné? répéta Si-finn, ce thé était-il donc...? Je me rappelle en effet cette poudre blanche... Mais est-ce que ce pouvait être...?

De l'eau! de l'eau! vociféra Ho-fi avec fureur. Ce maudit poison me brûle les entrailles, il me dévore. Au nom de Fo, qu'on m'apporte de l'émétique, qu'on m'applique des cataplasmes, des emplâtres, tout ce qu'on voudra.

On le mit au lit et on envoya chercher trois médecins: il continua de crier et de s'agiter jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées, puis il resta pendant quelques heures sans connaissance et dans un état d'anéantissement.

Revenu à lui, il se rappela les paroles imprudentes qu'il avait laissées échapper, et, se sentant plus calme, il chercha à les expliquer. Il dit que ce thé était d'une telle force qu'il l'avait privé de sa raison, plus rapidement que n'aurait pu le faire la liqueur enivrante qu'on extrait du riz. Dans son délire, il s'était imaginé que sa femme avait jeté du poison dans sa tasse; affreuse hallucination, dont il reconnaissait maintenant toute l'absurdité! il lui demandait pardon de toutes les extravagances auxquelles il avait pu se livrer pendant cet excès de démence, et il allait s'empresser d'écrire à son ami l'horticulteur pour le prévenir que si, malheureusement pour lui, il prenait fantaisie à l'empereur, son céleste cousin, de goûter le thé qu'il lui avait adressé, il devait s'attendre à être condamné, pour le moins, à périr dans d'affreuses tortures.

Ho-fi était doué d'une constitution à l'épreuve du poison et de trois médecins chinois. Il se rétablit donc, quoique lentement, et fut enfin rendu à sa tendre épouse.

Cependant de fâcheux soupçons avaient pénétré l'esprit de Si-finn; elle revenait sans cesse, et malgré elle, à l'idée que son mari lui avait offert du thé empoisonné, sans doute par excès d'affection, et pour la délivrer du triste cortège des peines et des soucis de ce monde. Déjà, longtemps avant son mariage, certains bruits malveillants et d'une nature étrange étaient venus jusqu'à ses oreilles: de mauvaises langues prétendaient que la mort de quelques-unes des six premières femmes de Ho-fi, pour ne pas dire plus, n'avait pas été très clair. Mais il n'existait pas de preuves contre lui, attendu, entre autres choses, que les Chinois n'en étaient pas encore arrivés à ces modernes perfectionnements de la science chimique, à l'aide desquels nos docteurs de l'Occident peuvent, en distillant un os ou en fricassant un muscle, reconnaître la présence de la millionième partie d'un atome suspect.

Encore ne pouvait-on faire à un homme cette réputation de Barbe-Bleue sans donner quelques motifs à l'appui d'une allégation aussi grave. Aux yeux de certaines personnes, le seul fait d'avoir été six fois marié, et de s'être chaque fois trouvé veuf au bout de deux mois, était très significatif. Mais qui ne savait qu'une ceinture jaune reçoit en se mariant, de l'empereur son cousin, une indemnité de cent taels pour monter son ménage, et qu'à la mort de son épouse, on lui compte cent vingts autres taels pour subvenir aux frais funéraires? Ho-fi n'aurait pas été le premier, qu'on supposait avoir, dans l'intérêt de son petit revenu, spéculé sur un casuel si profitable.

Si-finn ne put donc se défendre de certains soupçons; mais comme elle avait véritablement aimé Ho-fi, elle essaya de bannir des idées qui devaient détruire son bonheur avec ses illusions. Cependant elle était toujours poursuivie par une vague crainte qu'il ne cherchât à l'envoyer tenir compagnie à six épouses défuntées, dont les cercueils, proprement étiquetés et numérotés, étaient rangés à côté les uns des autres, comme les volumes d'un même ouvrage sur un rayon de bibliothèque.

Je suis fâché de dire que les soupçons de Si-finn n'étaient malheureusement que trop bien justifiés. Son époux était un monstre, qui n'avait rien tant à cœur que de faire, le plus tôt possible, relire solidement son nouveau volume en bois de camphre, de lui donner son numéro d'ordre, et de le classer à son rang dans le caveau conjugal.

Ho-fi se souvint d'un incident qu'il avait remarqué dans une fameuse tragédie chinoise: c'était un moyen ingénieux de se débarrasser d'une personne gênante, et il résolut d'en faire l'essai.

Il se procura un dogue sauvage, et ayant acheté un costume de femme d'une couleur particulière et un autre costume tout semblable, mais d'une qualité inférieure, il revêtit de ce dernier une espèce de mannequin qu'il remplit de paille, d'os et de débris de viande, puis il excita son chien à assaillir cette figure. L'animal eût bientôt mis le mannequin en pièces et dévoré le contenu, ce qui lui fit prendre goût au jeu. Ho-fi répéta plusieurs fois son expérience; lorsqu'il jugea que le dogue était assez familiarisé avec son mannequin pour se jeter dessus de son propre mouvement, il l'attacha et le laissa pendant quelques jours sans nourriture. Il offrit alors l'autre costume à son épouse, en lui exprimant le désir qu'elle s'en parât tout de suite. Si-finn voulut bien se prêter à cette fantaisie, non toutefois sans avoir préalablement examiné d'un regard scrutateur ce nouveau gage de la tendresse de son époux. Ho-fi jura qu'elle n'avait jamais été aussi jolie; puis, prétextant une affaire qui le retiendrait dehors pendant une heure, il la pria d'attendre son retour dans une grotte du jardin; il lui recommanda surtout de veiller à ce que personne ne touchât à un coffre qu'il avait fait placer dans la cour de sa maison, et, dont la serrure avait été, disait-il, brisée accidentellement; il promit, du reste, de lui faire connaître plus tard ce qu'il contenait.

Si-finn, restée seule, commença à réfléchir:

Qui sait, se dit-elle, si mon cher époux n'a pas disposé dans cette grotte quelque trappe secrète, quelque fusil à ressort. Et qu'est-ce que ce coffre dont il me fait un mystère? Je gagerais qu'il y a caché le linceuil qu'il destine à sa chère Si-finn. Ah! pour le coup, si je l'y prends, je suis bien décidée à prier mon père de lui faire sentir l'inconvenance d'un pareil procédé.

Armée de cette énergique résolution, Si-finn voulut procéder sur-le-champ à la visite du coffre. Mais en traversant une galerie pour se rendre dans la cour, elle passa devant la cage qui renfermait l'oiseau de bonheur de son époux, une corneille au blanc collier. Ho-fi attachait plus de prix à cet oiseau qu'à tous les autres biens de ce monde; il l'avait apprivoisé, et la considérait comme une espèce de talisman qui devait, tant qu'il serait en sa possession, le préserver de tout accident fâcheux. Comme Si-finn lui donnait souvent à manger, l'oiseau lui témoignait de l'attachement ce qui permettait de supposer que son influence protectrice s'étendait également sur elle. Elle le tira de sa cage, et l'ayant posé sur son poignet, lui donna un baiser, puis elle alla dans la cour et se dirigea vers le coffre. Elle souleva sans hésiter le couvercle, mais le laissa retomber aussitôt, en apercevant les yeux flamboyants et la gueule écumante d'un gros dogue qui cherchait à s'élançer sur elle.

Si-finn s'enfuit précipitamment, et le couvercle du coffre étant retombé sur le dos de Ou-ou-ou (c'était le nom du chien), elle avait eu le temps de gagner quelques pas sur lui avant qu'il fut parvenu à se dégager. Cependant, il n'eût pas tardé à mettre son nouveau vêtement en lambeaux pour y chercher sa proie accoutumée, si Si-finn n'avait, avec une rare présence d'esprit, saisi par le cou l'oiseau de bonheur et après lui avoir fait faire trois tours rapides dans l'air, ne l'eût jeté au dogue affamé. Celui-ci se précipita sur la malheureuse corneille, et tandis qu'il la dévorait, Si-finn, arrivée à la porte la poussa vivement derrière elle et l'assujettit à l'aide de plusieurs verrous.

Quand Ho-fi revint, il ne put se défendre d'un mouvement de surprise en voyant sa femme tranquillement couchée sur un sofa. Si-finn se contenta de lui dire froidement qu'un chien sauvage était entré dans la cour, et que son oiseau de bonheur s'était envolé.

Ho-fi fut inconsolable de la perte de son oiseau:

J'aurais mieux aimé, s'écria-t-il, perdre neuf femmes que mon oiseau de bonheur!

Il craignait que la disparition de cet oiseau ne lui annonçât ce qu'il redoutât le plus au monde, c'est-à-dire qu'il ne perdrait plus de femmes.

Cependant il tenait à en venir à ses fins, et il ne tarda pas à mettre encore une fois son esprit à l'œuvre. Mais s'apercevant que Si-finn était sur ses gardes, il jugea sagement qu'il ne pouvait plus, après l'insuccès de sa dernière expérience, faire usage d'un moyen éventé, et il renvoya le dogue à la personne qui le lui avait prêté.

Une semaine s'écoula sans amener aucun incident nouveau. Un soir, comme les arbres des montagnes de l'ouest s'étendaient graduellement dans la direction de l'est sur de riches campagnes (circonstance assez indifférente en elle-même, mais que je mentionne seulement à cause de l'habitude qu'ont les artistes du céleste empire d'oublier l'ombre dans leurs tableaux, pour faire croire sans doute que leur pays est tout lumière). Un soir donc, que la belle Si-finn était assise sur l'élégante galerie d'un kiosque, occupée à broder en mâchant du bétel, Ho-fi s'approcha d'elle, et donnant à ses traits une expression de tendresse et d'alarmes:

Par les ongles de Con-fu-tzeu, s'écria-t-il, vous souffrez, ma charmante Si-finn! votre teint à la pâleur de la soie, et vous êtes

en ce moment sous la maligne influence de Saturne; la soirée est humide, et vous ferez sagement de vous retirer dans votre chambre. Il faut surtout éviter les couleurs trop vives, qui ne peuvent que fatiguer vos yeux déjà malades. Rentrez, donc, je vous en conjure, et, si vous m'en croyez, vous fermerez votre fenêtre et vous éteindrez votre lampe, afin de n'avoir autour de vous que du noir, si doux à la vue. Je vous quitte, de peur que l'éclat de ma ceinture jaune ne vous fasse mal; et si vous voulez vous mettre au lit, je vais vous envoyer un célèbre médecin qui jugera, d'après l'inspection des astres, quels remèdes il convient d'employer.

Les Chinois possèdent, comme on le sait, beaucoup de secrets de physique inconnus à nos philosophes européens. Ils ont découvert, entre autres, des rapports mystérieux entre certaines couleurs et certaines planètes; entre le jaune et Saturne, par exemple, ou bien entre le noir et Mercure. Le blanc est leur couleur de deuil; d'où il suit que le noir possède, à leurs yeux, des propriétés singulièrement gaies et récréatives.

Si-finn ne comprenait pas bien cette tendre et soudaine sollicitude de son époux: cependant elle dissimula ses impressions, et feignit d'être disposée à se conformer à son désir. Aussitôt que Ho-fi fut parti pour aller chercher le docteur, elle prit une lanterne, et consultant son miroir, elle s'assura de ce qu'elle soupçonnait, c'est que la couleur de son teint n'avait rien de commun avec celle de la soie. Alors elle alla à sa chambre, entr'ouvrit la porte avec précaution, et avant d'entrer, jeta un os dans l'intérieur, pour s'assurer que le terrible Ou-ou-ou n'était pas là; car vous savez qu'un chien affamé ne dédaigne jamais un os.

Mais rien ne bougea, et Si-finn se hasarda à entrer. Elle avança avec beaucoup de circonspection, dans la crainte que quelque fil perfide, arrêtant tout à coup son pied mignon, ne la fit trébucher, et elle inspecta avec un soin minutieux tous les coins de la chambre, afin de découvrir le danger dont elle pouvait être menacée; car elle était instinctivement persuadée de l'existence d'un danger quelconque. Elle visita la cheminée; elle regarda dans le four placé sous le lit, suivant l'usage en Chine (usage commode qui supplée en hiver, au luxe de la bassinoire); elle déplaça la table et retourna les chaises; mais ce fut peine perdue.

Pendant elle n'était pas encore pleinement rassurée. Une idée lui vint tout à coup: s'il avait mis des aiguilles dans mon lit! et à cette idée seule, elle frémit, croyant sentir un million de petites pointes d'acier pénétrer dans son corps. Elle leva doucement la couverture, et la laissa retomber précipitamment. Elle avait eu peur; mais elle laissa seulement échapper un léger cri, comme pourrait faire une tourterelle effrayée; puis elle recula de quelques pas et se mit à réfléchir sur ce qu'elle avait à faire.

Qu'avait-elle donc vu dans le lit? la tête triangulaire et les yeux étincelants d'une grosse vipère noire; et si sa frayeur ne fut pas excessive, c'est qu'elle était familiarisée avec la vue de ces reptiles, qui jouent un grand rôle dans la cuisine chinoise.

Bientôt elle sortit de la chambre, appela une servante, et l'envoya chercher un jeune rat: elles lui attachèrent un petit caillou à la patte, et le mirent dans un grand vase de terre au col étroit; puis, soulevant de nouveau les couvertures avec beaucoup de précaution, pour voir où était la vipère, elles poussèrent ce vase entre les draps, l'orifice tourné du côté du reptile. Cela fait, elles prêtèrent l'oreille; au bout de quelque temps, elles crurent l'entendre se glisser dans le vase, et leur conjecture fut bientôt confirmée par un cri aigu que poussa le rat. Alors elles écartèrent encore une fois la couverture, puis, redressant vivement le vase et en ayant bouché l'ouverture, Si-finn attendit le retour de son époux.

Deux ou trois heures s'écoulèrent avant qu'il revint: il avait oublié le médecin. A la vue de sa femme, il recula de surprise:

Ma chère Si-finn, lui dit-il, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas mise au lit, comme je vous avais priée? Vous avez eu grand tort, croyez-moi, de négliger ce conseil et de rester exposée à l'action du grand air.

Si j'avais été me coucher, comme vous m'aviez engagée à le faire, répondit-elle, il m'aurait été impossible de fermer l'œil pendant votre absence. J'aurais eu l'imagination tourmentée par des dragons, des diables, et une foule de visions semblables, qui n'auraient contribué ni à mon repos, ni à ma guérison. D'ailleurs, j'attendais la visite du médecin que vous m'aviez annoncé. Pourquoi donc n'est-il pas venu?

Son fils est à la mort, répliqua Ho-fi, et il n'a pas pu se décider à le quitter; mais il a bien recommandé que vous ne sortissiez pas de votre lit tant que vous seriez sous la maligne influence de cette planète: il faut que je veille cette nuit auprès de vous, sans prendre de nourriture; et il m'a indiqué certains simples que je dois aller cueillir à minuit sur la montagne voisine, et avec lesquels il composera demain une potion salutaire. Je

vous en conjure donc, ma mignonne, par l'amour que vous avez pour ma ceinture jaune, allez sans plus tarder vous mettre au lit.

Si-finn, après s'être fait un peu prier, finit par y consentir; mais elle exigea qu'au paravant son époux mangeât avec elle un potage qu'elle avait préparé en son absence, dans l'espoir qu'il lui serait agréable après sa promenade nocturne.

Ho-fi n'avait rien à objecter à une proposition aussi raisonnable; seulement il exhorta très pathétiquement sa chère moitié par pur intérêt pour elle, à s'abstenir de goûter à ce potage: la promenade avait donné de l'appétit à Ho-fi.

On fut bientôt d'accord, et les deux époux s'assirent, en face l'un de l'autre, à une petite table: une lampe fut posée sur cette table, et on servit le potage dans un bol couvert. Ho-fi portait la main sur le couvercle, lorsque, bien involontairement sans doute, Si-finn fit tomber la lampe, et la lumière s'éteignit. Elle se leva aussitôt, et en se levant elle renversa la petite table de sorte que le bol tomba sur les genoux d'Ho-fi. Celui-ci essaya, au milieu de ce désastre, de sauver son souper. Malheureux Ho-fi! son souper le saisit au poignet, et lui fit pousser des cris perçants. Le fait est que Si-finn avait voulu régaler son époux, dont elle connaissait le faible pour le potage, au serpent; seulement elle avait oublié de tuer le reptile.

Ho-fi fou furieux, la poursuivit autour de la chambre, jusqu'à ce que la douleur que lui causait la morsure de la vipère l'eût contraint à se rouler par terre en hurlant et en se frappant la tête contre le parquet. Tandis qu'il était dans cette position, Si-finn mit le pied sur son épaule, et sautant lestement par-dessus lui, s'échappa de la maison. La frayeur qui opère des merveilles, lui donna le moyen de courir plus vite qu'elle n'avait jamais fait auparavant.

Enfin elle arriva, haletante et presque épuisée de fatigue, chez son père. Quoique la nuit fut déjà avancée, le sage Bah-bah ne dormait pas: plongé dans ses rêveries philosophiques, il méditait en ce moment sur les effets des sympathies naturelles et sur l'heureuse application qu'il avait faite de sa théorie dans la personne de son gendre.

Lorsqu'il eût entendu le récit de sa fille, son indignation ne connut pas de bornes; il était blessé à la fois dans sa tendresse de père et dans sa dignité de philosophe.

Je porterai cette affaire à Péking, s'écria-t-il, et nous ferons pendre Ho-fi avec sa ceinture jaune.

Cependant Ho-fi, lorsque les premiers paroxysmes de la douleur furent calmés, envoya chercher un barbier-chirurgien et fit panser son poignet, qui était considérablement enflé; puis, conformément à un ancien principe de médecine, il fit cuire la vipère, et le plaisir de la vengeance aiguisant encore son appétit, il en fit un excellent souper.

Bah-bah, selon sa promesse, porta sa plainte directement à l'Empereur. La Cour des châtiments, (Hing-pou,) fut chargée d'examiner l'affaire, et une commission, composée de trois membres du Ta-li-se, ou haut tribunal criminel, se rendit à cet effet sur les lieux.

Ho-fi et sa femme, ainsi que leurs domestiques, Bah-bah et plusieurs autres personnes assignées comme témoins, durent comparaître devant les commissaires impériaux: quelques parents des premières femmes de Ho-fi furent également interrogés. L'affaire fut instruite avec soin. On fit d'abord le relevé des différentes indemnités ou primes d'encouragement qu'Ho-fi avait touchées à l'occasion de ses sept mariages et de la mort de ses six premières femmes, et on jugea qu'il avait abusé de la munificence de son cousin et du privilège de devenir veuf.

Il fut ensuite établi jusqu'à l'évidence qu'il avait attenté de plusieurs manières aux jours de Si-finn. Il ressortit en outre des débats la preuve irrécusable qu'il s'était débarrassé par des moyens peu délicats de ses autres femmes; et les juges, suffisamment éclairés, le déclarèrent coupable à l'unanimité, sans circonstances atténuantes.

Le rapport de la commission ayant été transmis en toute hâte à Péking, on reçut quelques jours après l'édit suivant, émané du père du Céleste Empire. Il était adressé à tous ses sujets, c'est-à-dire à ses trois cent soixante millions d'enfants.

Péking, le sixième mois, le quatorzième jour, la cinquante-huitième année du règne de Ho-ho.

Si les lois ne sont pas exécutées, même à l'égard de ceux qui ont l'honneur d'appartenir à la famille impériale, elles perdront leur force et leur autorité. Quand le mûrier dégénère en épine, il est bon qu'il soit arraché.

Le crime ne saurait échapper à l'œil perçant de Ho-ho. "Ho-ho a de longues oreilles."

Ho-ho veut imiter les vertus de son père Ha-ha, et transmettre de bons exemples à son fils Hi-hi.

Il est venu à la connaissance de Ho-ho, qu'une certaine cein-

## Ecole de Musique de Montréal

L'institution musicale la plus moderne  
sous le patronage distingué de La Comtesse de Minto  
et de Monsieur Francis Casadesus du Conservatoire  
de Fontainebleau, France.

Cette École se consacre au développement de l'Art Musical,  
et donne aux élèves un enseignement gradué et complet dans  
les cours de Piano, Violon, Violoncelle, Chant, Théorie,  
Harmonie, Ensembles, Classe d'Opéra, Déclamation, etc.  
Classe d'Orchestre, Chorale.

Pour renseignements et syllabus, s'adresser au secrétaire.

5, rue St-Marc, - MONTRÉAL, - Tel. Uptown 5679

## CANADIENS, Chantez en Français

Berceuse Amoureuse de Jaquet, le chef d'Orchestre de la troupe Française d'opérette	.55
Trois jolies mélodies de Jumel	.50
Partitions, Extraits, Libretti de Madame Angot— Boccace — Belle Hélène — Cloches de Corneville — Fille du Tambour major — le Jour et la Nuit — Le Grand Mogol — Grande Duchesse — La Mascotte — Les Mousquetaires au Couvent — Les P'tites Michu — La Poupée — Manoeuvres d'automne — Véronique.	

RAOUL VENNAT, 642, St-Denis Montréal.  
Tél. Est 3065

## Propriétaires

## d'Automobiles!

.....◆.....

Demandez nos prix pour  
la peinture, le vernis et la  
bourrure de votre auto.—

.....◆.....

## Carrosserie Trudeau, Ltée.

ATELIERS

266 - 268, rue Visitation

Tél. EST 43 - 44

.....◆.....

NOUVELLE SUCCURSALE

3, Avenue du Parc

Tél. PLATEAU 310

ture jaune, nommée Ho-fi, résidant dans la ville de Hum, a osé, au mépris de la volonté impériale, tant de fois proclamée, que tous vivent en paix et que personne ne fasse de mal à son prochain, a fait mourir traîtreusement six de ses femmes légitimes, et qu'il a même attenté à la vie d'une septième. Voici les moyens qu'il a employés et les mensonges qu'il a faits à ce sujet:

La première a été précipitée du haut d'un rocher: il a prétendu qu'elle avait eu un étourdissement.

La seconde a été noyée: il a dit qu'elle était morte d'un excès de boissons.

La troisième a été trouvée pendue: il a parlé de la gêne de sa respiration.

La quatrième a été empoisonnée: il a déclaré qu'elle n'était pas assez soigneuse dans le choix de ses aliments.

La cinquième est morte de faim: il a dit qu'elle observait une diète trop rigoureuse.

La sixième a été étouffée, et il a prétendu qu'elle n'avait pas pu dire elle-même comment elle était morte.

A l'aide de ces subterfuges, ce misérable a, pendant quelque temps, joui avec impunité du fruit de ses crimes. Mais la vérité s'est enfin manifestée; le poulet a brisé sa coquille; la chatte ne peut plus cacher ses petits; le perroquet a mué: qu'il ait honte de sa queue!

Il est dans l'ordre de la justice que le châtement ait quelque analogie avec la nature et les circonstances particulières du crime. Ho-fi ayant attenté à la vie de sa septième femme à l'aide du poison, d'un chien et d'une vipère, la volonté du Thien-tseu (Fils du Ciel) est que Ho-fi soit déchiré par des vipères jusqu'à ce que mort s'ensuive, que son cœur soit trempé dans du poison et donné en pâture au dogue Ouo-ouo. Il est en outre ordonné, eu égard aux précédents méfaits du susdit Ho-fi, que son corps soit coupé en une infinité de petits morceaux, qui seront distribués par tout l'Empire, un par chaque mille carré, et fixés à des épines sur la voie publique. Les dix plus proches parents de Ho-fi seront également mis à mort; mais comme il convient de tempérer la justice par la clémence, le bon plaisir de Ho-ho est qu'ils soient simplement étranglés. Ses domestiques recevront chacun deux cents coups de bambou; Bah-bah en recevra cinq cents, et portera pendant douze mois le collier de bois, en punition de ses doctrines hérétiques et pernicieuses; et le principal malandrin de Hum, qui a toléré un pareil scandale, sera suspendu!

J'ai dit l'histoire de Ho-fi. Son nom est depuis longtemps en exécration dans tout le céleste Empire. Les Grecs l'ont emprunté aux Chinois, et chez eux ophi était une exclamation équivalant à ô serpent! Il n'y a pas jusque chez nous autres barbares de l'Occident, où, oh! fi! ne s'emploie encore aujourd'hui comme terme de reproche.

La belle Si-finn trouva bientôt un nouvel époux qui lui fit oublier les disgrâces de son premier hyménée, tandis que le sage Bah-bah, sous l'étreinte du collier de bois, eut le loisir de méditer sur la vanité de ses théories. Quant au principal mandarin de Hum, je regrette de dire qu'il expia d'une manière fort désagréable pour lui une légère distraction du Tchong-tche-fin, secrétaire chargé de transcrire l'édit impérial, lequel avait omis, par inadvertance, dans la partie de la sentence qui concernait ce fonctionnaire, la première syllabe du mot suspendu.

A. B.

\* \* \*

### Pour Stimuler le Chant d'Ensemble

La société philharmonique de Halifax, N.E., organise cette année des concours entre les différentes maîtrises composées de "Boy Scouts" et de "Girl's Guides", ainsi que celles des élèves des écoles publiques. Le but de ces concours est d'aider au mouvement favorable au chant en chœur par le peuple. Pas besoin d'aller si loin, chercher des exemples, puisqu'au théâtre Capitol, où la chorale Brassard chantait récemment "Toinon", notre composition parue dans le premier numéro, M. J.-M. Thomas a organisé avec le plus grand succès des concours de chorales, et a ainsi procuré à sa vaste clientèle une occasion unique d'entendre le résultat du travail d'un très grand nombre de nos amateurs les plus désintéressés et aussi les plus dévoués.

\* \* \*

Les "boîtes-à-musique" si connues dans la génération dernière, donnaient, en Suisse, où elles atteignaient la popularité la plus grande, de l'emploi à vingt mille artisans.

\* \* \*

L'opéra, c'est beau, mais il n'y a pas que l'opéra dans le monde.

## NOUVEAUX CATALOGUES

ENVOYÉS GRATUITEMENT SUR DEMANDE

\* \* \*

Albums, Cartes postales, Articles en cuir (illustré)	32 pages
Articles en papier et autres pour table et maison (illustré)	24 "
Cartes, Cartons et Papier de fantaisie (illustré)	32 "
Décorations en papier, Drapeaux, Lanternes, Fleurs (illustré)	32 "
Jeux de Société (illustré)	36 "
Articles de Bureaux	88 "
Articles Religieux	20 "
Bijouterie Religieuse	12 "
Livres de Prières	20 "
Livres Religieux (6 parties)	152 "
Littérature Française	48 "
Livres Classiques Canadiens	16 "
Articles de classe (illustré)	120 "

**GRANGER FRÈRES** LIMITÉE

Libraires, Papeteriers, Importateurs

43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.

## LA MUSIQUE QUE VOUS AIMEZ

et quand vous en désirez

Vos auteurs favoris vous suivent si vous possédez un de ces fameux instruments

**Grafonola "Columbia"**

PHONOGRAPHERS

**"Edison" ou "Pratte"**



Répertoires complets des Disques Columbia et Edison. Aussi Rouleaux pour Pianos Automatiques. Venez voir le fameux Piano Pratte chez

**Bouvier Limitée**

452, RUE STE-CATHERINE EST

TEL. EST 1752

Vis-à-vis chez Dupuis

## La Boîte aux renseignements de MusiCanada

PLUSIEURS de nos lecteurs et lectrices, ayant compris par notre article programme que nous avions l'intention de créer un coin spécial d'informations concernant les arts, d'une manière générale, et plus particulièrement la musique, ont déjà commencé à nous poser des questions. C'est notre intention de garder cette tribune en permanence. Elle est ouverte à tous, gratuitement. Il suffit d'adresser sa question ou ses questions à MusiCanada en signant son nom véritable ou un simple pseudonyme. Si l'on veut garder l'anonymat, nous n'y voyons pas d'objections, seulement, pour l'information même de notre journal, on devra accompagner le pseudonyme du nom véritable en spécifiant que le pseudonyme seul doit être publié.

Nous répondrons aux questions dans l'ordre de dates de leur réception, et lorsqu'il y en aura trop, nous remettrons l'excédent à un numéro subséquent. On est également prié de nous poser que des questions valant réellement une réponse. Nous sommes prêts à faire toutes les recherches et enquêtes nécessaires, mais nous n'avons pas de temps à perdre inutilement.

\* \* \*

### La Marche funèbre de Chopin.

Q — Est-ce que la 2e partie de ce chef-d'œuvre doit être jouée plus vite que la 1re? — *Un admirateur de Chopin.*

R — Non, quoiqu'avec un peu plus de sonorité, au commencement surtout.

\* \* \*

### Jean P. Rameau.

Q — Est-ce que le compositeur Jean Philippe Rameau était français ou belge? — *Curieux.*

R — Il était français.

\* \* \*

### A propos de Méthode de Chant.

Q — S.v.p. me dire quelle est la meilleure méthode de chant? — *Etudiante.*

R — Il y a tellement de "Méthodes de Chant" que nous serions embarrassés de vous en recommander une d'entr'elles, mais, pour votre propre information, nous vous informons que, pour un commencement d'excellente méthode de chant, il ne faut jamais avoir peur de bien ouvrir la bouche.

\* \* \*

### La note enharmonique.

Q — Qu'est-ce qu'une note "enharmonique"? — *Curieux.*

R — C'est, par exemple, quand deux notes écrites différemment et de noms différents correspondent à une seule et même note au piano: Fa dièze et Sol bémol sont deux notes enharmoniques et, au piano, se jouent sur la même note, etc.

## Almanach des Musiciens

"MusiCanada" offre, à titre gracieux, aux professeurs, solistes et interprètes, une insertion dans ses pages. Cette liste contient certainement de nombreux oublis involontaires. Que ceux donc dont les noms auraient été omis et qui tiennent à profiter de cette publicité offerte de bon cœur, nous adressent au plus tôt, leurs nom et initiales, leur désignation, leur adresse et leur numéro de téléphone; nous nous empresserons de les classer avec les autres, selon leur catégorie et par ordre alphabétique.

Nos agents ne sont pas autorisés à solliciter une annonce ou un abonnement des professeurs inscrits dans la liste ci-dessous.

### MusiCanada.

#### Professeurs de Piano

Noms	Adresse	Téléphone
Archambault, J.-D., 452 Ste-Catherine est.		Est 1752
Belleau, Dantès, 104 Boul. St-Joseph est.		St-Louis 888 Sw
Blair, Fred-H., 314 ave des Pins, Ouest.		Plateau 5042
Bohrer, Max., 335 Mackay		Uptown 2366
Boisvert, Marie-Louise, 247 Fullum		Lasalle 918
Boisvert, Phillippe, 184 Parc Lafontaine		
Bruyère, Yvette, 367 Jeanne-Mance		Plateau 3449j
Cartier, Victoria, 473 Union		Plateau 107
Charbonneau, J.-N., 70 Saint-Denis		Est 250
Chartrand, Mlle J., 61 Parc G.-E. Cartier		West. 5261
Clossey, Jean, 224 Parc Lafontaine		Est 4413w
Cornish, G.-W., 43 Crescent		Uptown 89
D'Amour, Mlle Françoise, 125b Christophe-Colomb		St-Louis 2388
Deschamps, Arthur, 105 Rose de Lima		
DeVaux, O.-F., 267 Létourneux		Lasalle 905
Doiron, Mlle Mathilde, 141 Berri		
Eckstein, W., Drummond Appts		Uptown 1230
Eichorn, Nicholas, 129 ave. du Parc		Plateau 2778
Fortin, Clara, 733 Champlain		Est 8326
Gardner, Stanley, 121 Bishop		Uptown 4842
Goulet, Charles, 270 Visitation		Est 218
Hardy, (Mme B. Laurendeau), 6 Cherrier		Est 7888
Houde, Chs-E.-A., 556 Saint-André		Est 546
Hilsley, Percival-J., 134 Claudeboye		Westmount 3702
Laliberté, Alfred, 591 Ste-Catherine ouest		Uptown 3911
Langlois, Ernest, 312 Ste-Catherine est		Est 4486
Lapointe, Mlle I., 1188 deLorimier		St-Louis 1211
Laurier, Mlle M.-J., 170 Visitation		Est 5912
Lemire, Mlle Adrienne, 141 Park		Plateau 3934
Letondal, Art., 1034 Dorchester ouest		Uptown 3357
Létourneau, Antonio, 703 Berri		Est 2404
Lichtenstein, Clara, Royal Victoria College		Plateau 955
Lussier, Aldéa, 15 ave. du Parc		Plateau 1217w
Miro, Henri, 169 Christophe-Colomb		St.-Louis 4675
Morin-Labrecque Mme, 466 ave Union		Uptown 6287j
Myers, Sophie, 172 Crescent		Uptown 1859
O'Brien, Oscar, 1386 Saint-Hubert		St.-Louis 3718w
Paradis, Mlle, Léa, 45 St-Phillippe		
Paquet, Raoul, 121a Christophe-Colomb		St.-Louis 1467
Payette, Frédéric, 1975 St-Jacques		Westmount 5650
Pelletier, R.-O., 23 Mansfield		Uptown 3268
Pelletier, Romain, 23 Mansfield		Uptown 3268
Perrault, Amédée, 426 Lagauchetière est.		Est 5419
Poirier, B.-F., 80 St-Denis		Est 6359
Racicot, Caroline, 761 St-Denis		Est 734w
Renaud, Mlle Léonie 317 Decelle Côte des Neiges		
Renaud, Michel, 317 Decelle, Côte des Neiges		
Roy, Mme Berthe, 8 rue Collin, Quebec		Tel. 7396

Sauvé Mlle Germaine, 88 rue Hadley, Côte St-Paul		
Savaria, J.-Elie, 161 Ropery		Victoria 1860w
Saucier, Mme J., (accompagnement) 586 St-Denis		Est 2886
Stopes-Plouffe, Mme Eva, 1036 Dorchester, ouest		Uptown 1325
Tessier, Cécile, 85 rue Adam, Viauville		
Wilsam et Roussel (Mlles) 326 St.-Denis		Est 2007

#### Professeurs de Chant

Asselin, Marie-Anne, 109 St-Denis		Est 8168
Bernard, Mlle C., 886 St-Denis		St-Louis 3707
Boulenger, L.-C., 86 Parc Lafontaine		Est 5507
Brassard, A.-J., 1399 St-Hubert		St.-Louis 3937
Clerk, Alex.-M., 99 Sherbrooke Est		Est 4460
Desmarais, Mme C.-A., 2 Montée du Zouave		Est 6654
Dupuis, Guillaume, 553 Panet		Est 7085
Hertz, Mlle, 109 ouest, Ave Fairmount		St-Louis 8942f
Issaurel, Salvator, 4478 Ste-Catherine ouest		Westmount 4955
Kuester, Eug., 85 Fort		Uptown 7690w
Lapierre, Art., 167a Pleasis		Est 4230
Laurendeau, Art. 6 Cherrier		Est 7888
Lavoie, Hercule, 24 Bonsecours		Main 1927
Lefebvre, Germain Jr., 1043 St-Denis		St.-Louis 4097

MacMillan, Mme R., 5 St-Marc		Uptown 5679
Manetta, Frank, 148 Ste-Catherine ouest		Plateau 1950w
Marier, Céline, 17 Montée du Zouave		Est 2821
Maubourg, Roberval, Mme., 80 St-Denis		Est 5407

Renaud, Mlle Léonie 317 Decelle, Côte des Neiges		
Saucier, Joseph, 586 St.-Denis		Est 2886
Thibodeau, Mme A., 103 Christophe-Colomb		St.-Louis 9208
Vanderpoll, G. 3998 Ouest, Ste Catherine		Tel. West. 2406

#### Concerts

Dufault, Paul, Sainte-Hélène de Bagot		
Fisher, Lucie, 230 Stanley Appt 46		Uptown 4120j
LaRose, Jeanne, 22 Bishop		Uptown 1215
Poirier, Fabiola, 1331 Saint-Urbain		St-Louis 6475
Prieur, Henri, 1661 ave du Parc		St.-Louis 3913w

#### Professeurs de Violon

Blasi, A., 1 ave Laval		Est 3856
Cassieri, Rocco, 666 Saint-Denis		Est 2860m
Chartier, Eugène, 55 Garnier		St.-Louis 4793
Chamberland, Albert, 29 Ste-Famille		Plateau 4787w
Couture, Camille, 154 Hutchison		Plateau 4753
D'Amour, Mlle Renée, 125 Christophe-Colomb		St-Louis 2388
Delcourt, A., 7 St-Marc		Uptown 5982
DeSève, Alfred, 203 Esplanade		St.-Louis 325
Drouin, Jean, 48 ave du Parc		Plateau 3816
Dumas, J.-O., 73a Laporte		Westmount 1991w
Goulet, Jean, 270 Visitation		Est 218
Gravel, Edmond, 61 4e Avenue Viauville		
Hogue, Edouard, 117 Boyer		St-Louis 8202
Kofman, Léon, 426 Claremont		Uptown 3076
Labrecque, Jeanne, 466 ave Union		Uptown 6287j
Mlle Blanche Plamondon, 916 deMontigny est		Est 8141j
Payser, Wm. C. 2676 Ave. du Parc		
Poole, Harry, 1948 de la Roche		Calumet 3252w
Ratto, Vincent, Grand Boulevard		Calumet 1643w
Robilliard, Paul C. 1284a St-Denis		
Roy, M. J.-B., 1233 Cadieux		St-Louis 6003
Salveti, A., 2442a ave Esplanade		St.-Louis 2793j
Schneider, E., 144 Milton		Plateau 2266
Shea, J.-J., 2213 Ave. du Parc		St-Louis 1094
Taranto, Emile, 855 Saint-Hubert		Est 5207
Zimmermann, Otto, 5 Brébœuf		St.-Louis 4903

#### Professeurs de Violoncelle

Charbonneau, Louis, 325 Sanguinet		Est 7830j
Drouin, Fred., 48 Parc		Plateau 3816
Dubois, J.-B., 24 Lincoln		Uptown 4497
Duquette, Raoul, 329 Girouard		Westmount 6350w
Labelle, Gustave, 1330 St-Hubert		St-Louis 2252w
Lamontagne, Yvette, 91a Jeanne-Mance		Plateau 2095

#### Professeur de Hautbois

Kaster, Léon, 612, Amherst		Est 2432w
----------------------------	--	-----------

#### Professeurs de Clarinette

Arnold, O., L'Abord à Plouffe, Co. Laval		
Crout, H. 313 5e Ave, Rosemont		Lasalle 2099
Gagnier, Armand, 1155 St-Denis		St-Louis 7513w
Goulet, Jean, 270 Visitation		Est 218
Hardy, Alphonse, 547 St-André		
Pratte, Paul, 187 St-Jacques, Longueuil		Tel. 24
Romano, G., Conservatoire McGill		St.-Louis 6807

#### Professeur de Flute

Boucher, F. 1654 St-Denis		St. Louis 4466 F
Ratto, Jules, 691 Shuter		Plateau 397w

#### Professeur de Piston

Gariépy, Joseph, 504 Demontigny Est		Tel. Est 3843
-------------------------------------	--	---------------

#### Professeur de Harpe

Drouin, Mme Jean, 48 ave du Parc		Plateau 3816
----------------------------------	--	--------------

#### Chefs d'Orchestre

Gagnier, J.-J., 119 Villeneuve ouest		St.-Louis 3507
Goulet J. J., 92 Jeanne Mance		Plateau 3212
Pelletier (Dr) Frédéric, 14a Carré St-Louis		Est 6121M
Roberval, Albert, 80 St-Denis		Est 5407
Shea, J.-J., 2313 ave du Parc		St.-Louis 1094
Vandermeerschen, Théo., 472 Dorchester Est		Est 5720

#### Professeurs d'Harmonie

Fortier, Achille, Sainte-Scholastique, P. Q.		
Michiels, Louis, 28a rue Bishop		Uptown 7970w
Roy, Léo, 8 rue Collin, Quebec		Tel. 7396

#### Professeurs de Basson

Crout, H. 313 5e Ave., Rosemont		Lasalle 2099
---------------------------------	--	--------------

#### Professeur de Composition

Pelletier (Dr) Frédéric, 14a Carré St-Louis		Est 6121M
---	--	-----------

# PIANOS "ARCHAMBAULT"

Grand choix d'instruments:

*PIANOS,  
VIOLONS,  
PHONOGRAPHERS,  
HARMONIUMS,  
GITARES, Etc., Etc.*

Aussi, un beau choix de musique  
religieuse, classique et profane.

Bureaux de l'édition de la "SCHOLA  
CANTORUM" et du "CONSERVATOIRE  
NATIONAL DE MUSIQUE," ce dernier  
affilié à l'université de Montréal.

---

**EDMOND ARCHAMBAULT Enrg.**

**312-316, rue Ste-Catherine Est,**

**MONTREAL**

## Les Amusements du

# ..CAPITOL..

sé composent

Des Meilleures Vues Animées Disponibles

— et —

Des Programmes Musicaux de haut genre

LE FAMEUX ORCHESTRE  
DU CAPITOL

Direction J.-J. Shea, est tellement connu des amateurs de musique de Montréal qu'il n'a pas besoin de présentation.

LES ARTISTES LOCAUX  
DU CAPITOL

sont

M. Thompson, ténor  
M. Becker, baryton — Mlle Ivy Scott, soprano  
Mlle Leila Auger, soprano

*Tous sont profondément estimés de tous les fervents des programmes musicaux de bonne valeur.*

## UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

COURS DU

# Conservatoire National de Musique

Les Cours du Conservatoire National de Musique ont lieu chaque semaine comme suit:

Théorie de la Musique	-	le Lundi	@	10.30 a.m.
Harmonie 1 <sup>e</sup> Année	-	le Mardi	@	10.30 a.m.
Harmonie 2 <sup>e</sup> Année	-	le Jeudi	@	10.30 a.m.
Harmonie 3 <sup>e</sup> Année	-	le Samedi	@	10.30 a.m.
Pose de la Voix	-	le Mercredi	@	10.30 a.m.
Solfège	-	le Vendredi	@	10.30 a.m.
Répétition d'Orchestre	-	le Mardi	@	8.00 p.m.
Répétition de Chorale	-	le Jeudi	@	8.00 p.m.

Cours Instrumentals par arrangement spécial.

A partir du 1<sup>er</sup> janvier, tous ces différents cours se donneront aussi le soir pour ceux qui ne peuvent y assister dans la matinée.

Tous les Cours du Conservatoire sont donnés gratuitement et la seule condition d'admission est un examen et une inscription de \$5.00 pour toute l'année.

Le Conservatoire est heureux d'annoncer l'affiliation d'un orchestre de 45 membres sous la direction de M. E. Chartier, professeur de violon, comme aussi de la chorale Brassard, composée de 185 voix, dirigées par M. A. J. Brassard.

Ceux qui désirent faire partie de l'une ou de l'autre de ces deux organisations, seront admis après examen fait par MM. Chartier ou Brassard.

Les professeurs du Conservatoire donnent gratuitement aussi des leçons instrumentales de piano, de violon, etc., à tous ceux qui, sur examen, font preuve de talent et lorsque ces derniers ne se trouvent pas en position de se procurer l'éducation nécessaire, l'inscription de \$5.00 pour l'année n'est pas même exigée.

Pour inscription et toute autre information, s'adresser à M. O. F. DeVeaux, Secrétaire au Bureau du Conservatoire, 312 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

Monsieur,

Madame,

Mademoiselle :-

Nos CHAUSSURES et  
SOULIERS sont très

**Fa - Si - La - Si - Ré !!!**

---

Venez nous voir à un  
de nos trois magasins:

341, Rachel Est  
St-Louis 7700

599, Ste-Catherine Est  
Est 5188

881, Mont-Royal Est  
St-Louis 7408



**F.X. LASALLE & FILS**

